

## PAPER DETAILS

TITLE: Les Turcs de la Macedoine et Leurs Arts

AUTHORS: Muzaffer TUFAN

PAGES: 877-924

ORIGINAL PDF URL: <https://dergipark.org.tr/tr/download/article-file/692750>

# LES TURCS DE LA MACÉDOINE ET LEURS ARTS

MUZAFFER TUFAN\*

## 1. IMPORTANCE GÉO-STRATÉGIQUE DU PAYS

Située dans le partie centrale de la Péninsule balkanique, la Macédoine, au sens géo-stratégique et géo-historique, occupe la position de meilleure voie terrestre depuis l'Europe occidentale et centrale vers la Grèce, l'Est de la Méditerranée et, par Istanbul, le Proche et le Moyen Orient, l'Asie du Sud et l'Océan Indien. Sous ce rapport, la vallée du Vardar (Aksios) joue un rôle irremplaçable et constitue la clé de l'espace balkanique et de l'Orient. Ce fut un des points de départ de l'influence européenne sur le reste du monde grâce aux conquêtes d'*Alexandre le Grand* et à la diffusion des idées d'*Aristote* jusqu'aux Indes.

Beaucoup plus tard, *Bismarck* souligna: "Tenir la Macédoine, c'est être maître des Balkans et des chemins vers l'Orient."

Avant les Osmanlis il y avait les branches turques des Vardariotes, des Koumans, des Petchénèques et tant d'autres qui habitaient ces territoires bien avant l'arrivée des Osmanlis.<sup>1</sup> Ce sont des faits historiques si incontestables que même les historiens slaves<sup>2</sup> et d'autres les acceptent. Ainsi, par exemple, les historiographes serbes *V.P. Petković*, *Yovan Hadji-Vasiljević* et d'autres écrivent que ce furent les Turcs-Vardariotes qui remplacèrent les anciens noms de la ville de Lichnidos et du fleuve Aksios par les noms actuels d'Ohrid et de Vardar, tout comme d'autres toponymes, acceptés, plus tard, également par les Slaves.

\* Docteur d'Etat-Sorbonne Paris V; Professeur à l'Université de Hacettepe-Ankara.

<sup>1</sup> Voir: *Erdem* -Revue Scientifique du Centre Culturel d'Atatürk-Ankara, no. 7, vol. 3, Janvier 1987; Janos Harmatta, *De la Question concernant la Langue des Avars*, pp. 11-57, et "Inscriptions Runiques Turques en Europe Orientale". Voir aussi: László Rasonyi, *Tarihle Türklük*, TKAE yayını, Ankara 1971; László Rasonyi, *Tuna Köprüleri*, TKAE yayını, Ankara 1984, Georg Ostrogorsky, *Bizans Devleti Tarihi*, TTKB yayını, Ankara 1986; İbrahim Kafesoğlu, *Türk Milli Kültürü*, İstanbul 1985.

<sup>2</sup> Groupe d'auteurs, *Makedoniya kako prirodna i ekonomska celina*, INI, Skopje 1978.

*Svetozar Tomić*<sup>3</sup>, dans son étude sur la région de la Macédoine de l'Ouest (Skopje-Tetovo-Gostivar-Mavrovo-Galičnik), écrite lors de son voyage à l'époque turque et publiée en 1923 dans la revue "Bratstvo" de *Novi Sad*, donne quelques explications linguistiques en essayant de trouver un sens étymologique serbe au nom du fleuve Vardar; il affirme aussi qu'à l'époque règne de la dynastie serbe de Nemanjići, dans les documents CHRYSOVULY du Tsar *Dušan* de 1337, on appelait ce fleuve "Velika" (La Grande). Pourtant, le nom le plus ancien, d'origine turque-vardariote (Vardar) a survécu. Pourquoi? Parce que le territoire était habité par les anciennes tribus des Turcs-Vardariotes, Petchénèques, Koumans, et autres. La dernière vague des Turcs-Osmanlis, lors de son arrivée, a repris l'ancien nom "Vardar", car il avait un sens en leur langue, la même pour tous les Turcs d'ailleurs.

En plus du dépouillement des documents et des ouvrages historiques, nous avons fait des enquêtes sur le terrain. Ainsi, par exemple, nous avons rencontré, entre autres, *M. Aleksandar Matkovski*, docteur ès science, orientaliste, qui nous a affirmé que "l'origine étymologique turque d'une série de toponymes en Macédoine et aux Balkans est même plus ancienne que la venue des Turcs-Osmanlis au XIV<sup>ème</sup> siècle, car avant eux, il y eut plusieurs vagues turques non musulmanes, diverses tribus Turco-Mongoles qui sont venues au cours des siècles précédents, à partir du V<sup>ème</sup> siècle." Ce furent les Huns, dirigés par leur chef *Atilla*, ensuite les Avars et les Bulgares-Touraniens. Au début du XIII<sup>ème</sup> siècle déferla la vague des Mongols (Tatars) de *Djinkis Khan*, qui pénétrèrent en Macédoine et dans la Péninsule balkanique. Il y avait d'autres tribus d'origine turque, mais païennes, celles-ci, comme les Petchénèques, les Turcs-Vardariotes, les Turcs-Koumans, etc. qui y étaient depuis le X<sup>ème</sup> siècle et qui, toutes ensemble ont laissé des traces profondes dans l'origine étymologique des toponymes: depuis l'*Amou-Daria*, *Syr-Daria*, jusqu'à *Vardar*, *Gostivar*, *Raptišle*, *Balkan*, *Kumanova*, *Daruvar* (près de Zagreb) et tant d'autres, tous toponymes connus d'origine étymologique turque qui continuent d'exister encore de nos jours."

<sup>3</sup> Svetozar Tomić, *Skopje-Tetovo-Gostivar-Mavrovo-Galičnik*, publié dans la revue *Bratstvo* de la ville de Novi Sad en 1923, L. XVII, p. 214.

Voir aussi une série d'autres ouvrages historiques sur les Turcs-Petchénèques et Koumans, tels que: Mladenov St.: "Pečenezi i Uzi-Kumani"; *Codex Cumanicus* à la Bibliothèque de Venise; etc.

Le fait accoupli des tribus turques non-musulmanes, situées en Macédoine avant la venue des Turcs musulmans, dits ottomans, est également mentionné dans l'histoire officielle de la Macédoine.

Ainsi, par exemple, à la page 174 de l'*Historija na makedonskiot narod* (l'Histoire du peuple macédonien) édition de l'Institut de l'Histoire Nationale, Skopyé, 1969, premier volume, nous lisons notamment "que les Croisades ont passé par la Macédoine et que l'empereur byzantin *Alexe Ier Comnène*, en 1096 et 1097, en voulant forcer les Croisés, guidés par *Boemund de Tarren*, à quitter la Macédoine le plus tôt possible, a ordonné aux Turcs et aux Petchénèques, qui se battaient dans le cadre de l'armée byzantine, d'attendre et d'attaquer l'armée croisée aux bords du Vardar. C'est la raison pour laquelle cette dernière fut obligée de quitter la Macédoine, où elle se trouvait piégée et attaquée par les Petchénèques, les Koumans, les Turcs, les Macédoniens", etc.<sup>4</sup> Donc, les tribus turques non musulmanes étaient en Macédoine trois siècles avant la conquête des Turcs musulmans aux XIV<sup>ème</sup> siècle.

"Les Turcs-Osmanlis, dernière vague connue, ont à la fois repris et renforcé les anciens toponymes d'origine turque et adopté de nouveaux toponymes pour les endroits qu'ils n'avaient pas connus auparavant", nous a dit le Docteur ès-science *Alexandar Matkovski*.

Cette confirmation de cet orientaliste bien connu, maître de recherche à l'Institut d'Histoire Nationale de Macédoine à Skopyé, nous semble importante, d'autant plus qu'une série de livres scientifiques soutiennent la même thèse.

<sup>4</sup> Voici cette citation en original, tirée de la p. 174 de l'Histoire du peuple macédonien déjà citée: "*Sakajki da gi prinudi krstonoscite, rakovodeni ed Boemund pobrzo da ja napustat Makedonija, imperatorot Alex I Komnen im naredil na Turcite i Pecenezite, koi dejstvuvali vo sostavot na vizantiskata vojska, da ja precekaat i da ja napadnat krstonosnata vojska kaj Vardar... Ovie morale brzo da ja napustat Makedonija, bidejki tuka padjale vo zasedi i bile napadnani ed Pecenezite, Kumanite, Turcite, Makedoncite i drugi.*" Ci-dessous la citation en français:

"L'empereur Alex I Comnène en désirant forcer les Croisés, guidés par Bohémund, à abandonner la Macédoine le plus tôt possible, ordonna aux Turcs et aux Petchénèques, qui opéraient dans le cadre de l'armée byzantine, qu'ils attaquent l'armée des Croisés sur le Vardar... Celle-ci fut obligée d'abandonner la Macédoine, parce que les Croisés y tombaient dans des pièges et étaient attaqués par les Petchénèques, les Coumans, les Turcs, les Macédoniens etc."

Rien n'est isolé, les éléments s'interpénètrent. La langue tire son *trésor linguistique* d'une expérience enrichie siècle en siècle.<sup>5</sup> L'influence mutuelle des Turcs, des Macédoniens et des Albanais était, sans doute, spontanément approfondie et multidimensionnelle. Mentionnons également l'excellente étude du Professeur *Olivera Yachar-Nasteva*, membre de l'Académie de Sciences de Macédoine, concernant *Le "parler" turc dans la région de Gostivar*<sup>6</sup> où elle met en relief l'existence probable d'une *ancienne* population turque depuis le XV<sup>e</sup> siècle et le fait que la population turque actuelle de la région de Gostivar est composée de trois éléments:

- les immigrations de l'Asie Mineure,
- les immigrations d'autres pays balkaniques,
- la population islamisée et turquisée d'origine albanaise et macédonienne.

Comme on l'a vu dans les pages précédentes, il y avait plusieurs tribus turques qui ont peuplé les Balkans: Turcs-Vardariotes, Koumans, Pétchénièques, Oghouzes-Osmanlis, etc. C'est de l'une des familles, à la tête des *tribus Oghuz*, qu'est originaire la dynastie des sultans *ottomans*, dernière vague turque aux Balkans.

Peu à peu, l'organisation tribale s'est estompée. Les facteurs de cette évolution furent l'accroissement démographique de la population composant l'Empire Ottoman, et l'exogamie des sultans (en effet, ils épousaient des femmes non-turques). La conversion à l'Islam des Turcs n'a pas complètement modifié leurs traditions et leur mode de vie.

La sédentarisation et l'urbanisation ont favorisé l'éclatement de la tribu, au profit du lignage et de la *famille étendue* qui devient le noyau de l'organisation sociale.

*Robert Mantran*<sup>7</sup> a mis en relief avec raison le fait qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le sentiment d'appartenance à la tribu disparaît ne laissant comme souvenir que des contes et des légendes, ou peut-être quelques pratiques

<sup>5</sup> Sur les relations linguistiques-éthnosociologiques, en général, voir plus en détail l'*Ethologie Generale, Encyclopédie de la Pléiade*, Ed. Gallimard, Paris 1968.

<sup>6</sup> *Turškiot govor vo Gostivarskiot kraj (Gostivar Türk ağzı)* publ. en langue macédonienne dans le livre *Gostivarskiot kraj* II. tome 1970 (Le parler turc de Gostivar).

<sup>7</sup> Robert Mantran, *La vie quotidienne à Constantinople aux XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, P.U.F. Paris 1974.

dans certaines sectes musulmanes orthodoxes. Ainsi, par exemple, quand on parle des personnages connus dans l'histoire ou d'autres événements importants, on dit, en outre, ceci:

|                             |                                       |
|-----------------------------|---------------------------------------|
| <i>Türk Ulusunun</i>        | Les seigneurs de la famille Çapanoğlu |
| <i>Oğuz Boyunun</i>         | Du lignage des Bozok                  |
| <i>Bozok Kolundan</i>       | De la tribu des Oğuz                  |
| <i>Çapanoğlu Beyleri...</i> | De l'ethnie (du peuple) turc          |

On différencie donc quatre cercles de l'organisation sociale :

|                  |                  |
|------------------|------------------|
| Ulus             | Ethnie - Peuple  |
| Boy              | Tribu            |
| Kol              | Phratrie-Lignage |
| Çapanoğlu Ailesi | Famille          |

## 2. EPOQUE OTTOMANE EN MACÉDOINE

L'histoire officielle du peuple macédonien consacre deux chapitres à la culture (turque et islamique albanaise) en Macédoine. Ce sont le VIIe et le VIIIe chapitres du premier tome de *"Historiya na makedonskiot narod"* pages 315 à 327. Il s'agit de l'art mentionné dans presque toutes les encyclopédies de l'art. Ainsi, par exemple dans le *Grand Atlas de l'Architecture mondiale*, (réalisé par Encyclopaedia universalis France S.A. 1981, photogravure exécutée par Cornevin-Breton à Paris, avec la préface d'André Chastel et sous la conception éditoriale de Christine Flon), nous lisons: "De Bagdad aux Balkans un colossal empire donnait à l'architecture toutes les ressources d'une fiscalité que garantissaient la science de l'organisation et l'administration qui étaient celles des Ottomans. Leurs monuments semblent être le reflet de leur méthode aussi bien de leur grandeur... Edirne affirme en Europe plusieurs caractères qui distinguaient l'évolution de l'architecture ottomane et marquaient la portée artistique de ce nouveau phénomène turc. La mosquée Selimiye, élevée entre 1569 et 1574, était, de l'aveu de l'architecte Sinan lui-même, son chef-d'oeuvre, aussi bien que la Suleymaniye avait été la réussite de son âge mûr. On voit ici comme l'élan de ses minarets et sa coupole de 31,5 m. de diamètre s'inscrivent bien dans le paysage. Si les façades conservent quelque sécheresse, on est sensible à l'habitude de son plan: son schéma à huit supports est le terme d'une recherche qui tendait à mieux dégager l'espace de la salle de

rière et à l'éclairer. De la division de l'espace sensible à Brousse et de la surface encore déduite de la mosquée verte d'Iznik à l'harmonie de la Selimiye d'Edirné, la mosquée Sultan Beyazid ou la Suleymaniye d'Istanbul signalent bien les étapes d'un constant effort vers plus de légèreté et d'élan dans un meilleur contrebutement de la coupole."<sup>8</sup>

L'auteur du texte ci-dessus, *Michel Terrasse*, afin de démontrer les étapes de l'architecture ottomane a cité quatre villes très éloignées: Edirné, Brousse, Iznik et Istanbul. En Macédoine yougoslave pourtant il suffit d'une seule ville pour saisir toutes les étapes de l'évolution de l'architecture ottomane. C'est la ville d'Üsküp (Skopyé actuelle) car on y est en présence à la fois des mosquées sans et avec coupole, selon les années où elles sont édifiées: avant ou après la conquête d'Istanbul (Constantinople). L'architecture de l'Empire Ottoman se trouvait ainsi l'héritière de l'Anatolie seldjoukide comme de l'Empire Byzantin. Après une première époque où l'on décèle encore le souvenir des Seldjoukides, l'exemple de Byzance et singulièrement celui de Sainte Sophie après la conquête d'Istanbul en 1453, n'ont pas manqué d'influer sur l'architecture ottomane. Sur les deux collines centrales de la vieille ville d'Üsküp (Skopyé actuelle) s'élèvent des édifices monumentaux issus des deux influences citées: la mosquée Saat Kulé au plafond plat et la mosquée de Mustapha Pacha à coupole; la première construite en 1436, c'est-à-dire 17 ans *avant* la conquête d'Istanbul, la deuxième, édifiée en 1492, c'est-à-dire 39 ans *après* la conquête de Constantinople.

Il faut rappeler que Skopyé appartenait aux Turcs 60 ans avant la conquête d'Istanbul. C'est la raison pour laquelle on y est en présence à la fois de mosquées sans et avec coupole. La ville sur les bords du Vardar offre également à voir une autre formule de composition: le regroupement autour de la mosquée des fondations, de bienfaisance qui flanquent la salle à coupole ou à plafond: une medressé (collège), un imaret (institution pieuse surtout destinée à distribuer de la nourriture aux étudiants aussi bien qu'aux nécessiteux), un bain, des cuisines, un dépôt de vivres, etc.: on a dit qu'elle était la plus grande réalisation "socio-religieuse" de l'architecture du XVe siècle.<sup>9</sup> Elle met en relief l'immense évolution due au siècle de l'architecte *Sinan*, mais elle affirme aussi que cette fin du Mo-

<sup>8</sup> *Op. cit.*, page 262., Grand Atlas de l'Architecture Mondiale.

<sup>9</sup> et *ibidem*.

yen Age ottoman était riche déjà d'une architecture très neuve où volumes et façades s'alliant à une indéniable chaleur engendrèrent un "classicisme" certain.<sup>10</sup>

Il en est de même non pas dans la ville d'Üsküp (Skopyé) seulement, mais aussi dans d'autres villes de la Macédoine, telle que, par exemple, Ohrid, où l'une de ses plus connues mosquées est celle d'Imaret djamii, au sommet de la coline de la citadelle, ou encore, la ville d'Ichtip (Štip actuel) où le Hissar (forteresse turque) se présente admirablement de loin et s'étend aussi bien au bord de la rivière d'Otinya que sur un plateau d'environ cent pieds d'élévation d'où on domine la ville avec son Bezisten de l'époque ottomane, son hammam (bain public) etc.

L'architecture turque en Macédoine a donné une place particulière aux vues étendues sur les vallées, les rivières, les lacs et les chaînes des montagnes. Ce type de situation est présent partout: Kale (citadelle) d'Üsküp (Skopyé), Bal Tépé de Kalkandelen (Tetovo actuel) Baniça de Gostivar, Kale de Kırçova (Kičevo), les deux collines de Kruchevo, de Pirlépé (Prilep), de Monastir (Bitola), de Köprülü (T. Veles) etc. La coutume était de respecter la vue du voisin: personne ne pouvait construire une maison ou n'importe quel autre édifice plus haut que les habitations environnantes du côté du paysage. C'est la raison pour laquelle régnait une harmonie traditionnelle entre l'homme et l'architecture, ou, pour mieux dire, entre espèce humaine et espace de vie. Les édifices ne dépassaient pas les mesures humaines. Toute dimension architecturale était en accord avec l'homme qui la créait. C'était une architecture où l'art avait sa place au sein des autres activités humaines, surtout le jardin et le tchardağ (köşk) enchantant le regard et reposant l'âme. Les objets les plus humbles de la vie quotidienne, de la cuisine, de l'agriculture ou du tissage étaient produits par les mêmes maîtres d'artisanat qui décoraient les maisons des beğs, des tchorbadjis et d'autres riches, visant un renom de distinction. Il s'agissait du mobilier et des objets en bois (coffres ornés de gravures, outils, instruments, métiers à tisser et accessoires), en poterie et en métal (bijoux, vaisselle), etc. L'artisanat turc en Macédoine s'était développé un demi-siècle avant la conquête d'Istanbul, durant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle où les sultans vivaient à Edirné, mais souvent venaient en Macédoine et profitaient de ses beautés naturelles et du talent artisanal de ses

<sup>10</sup> et *ibidem*.



gens. Üsküp (Skopyé) hébergeaient souvent les princes et les futurs sultans de la Sublime Porte, y compris les sultans. C'est la raison pour laquelle cette ville dispose de fondations érigées par le Sultan Murat II et de son fils, le Sultan Mehmet II le Conquérant. Il s'agit de la mosquée royale—hyunkyare, située sur la colline de la tour d'horloge et du pont monumental de pierre qui domine l'espace central de la capitale actuelle de la Macédoine.

Tout au long de ce pays: rivières impétueuses, hammams (bains publics), hans-caravansérails, mosquées, tèques couvents des derviches, konaks (résidences) des cités orientales, paysans affables et occupés contribuent au charme du paysage. Ce dernier n'est pourtant qu'une introduction à l'étude de l'une des plus belles architectures traditionnelles, celle des édifices à tchardağ.

### 3. ARCHITECTURE CIVILE PRIVÉE: ABRÉGÉE DE L'HISTOIRE ET DE L'ARCHITECTURE DE MAISONS À TCHARDAĞ

Partant du fait que les Turcs, et les Macédoniens, etc. possèdent des maisons à tchardağ tout-à-fait semblables et que les trois ethnies emploient le même mot "tchardak" pour les désigner, nous avons cherché à connaître l'origine étymologique de ce mot. Il est intéressant de noter que tous les dictionnaires turco-français le donnent pour un mot d'origine turque. Ainsi, par exemple, dans un des dictionnaires les plus anciens, sans date, publié à Istanbul, par *Nusret Hilmi*, et écrit en caractères ottomans (arabes), nous trouvons à la page 348 les explications suivantes:

- tchardağ : 1/ pavillon soutenu par quatre poteaux,  
2/ petite chambre placée sur le toit,
- asma çardağı : 3/ treilles.

Poésie de Nedjati Zekeriya d'Üsküp:

Le tchardağ ne sépare pas les filles  
alors qu'on les embrasse  
Il les rapproche du ciel  
Que c'est beau de contempler les étoiles  
qui tombent sur la terre en mille morceaux  
Debout avec une fleur à la main  
Tu dessines dans le vide le profil de ta bien-aimée  
Puis, allongé dans le tchardağ

Tu attends les voix qui s'éloignent ou s'approchent  
 Quel beau monde que le tchardağ  
 y mourir serait un rêve!

En 1850, *T.V. Bianchi* et *J.D. Kieffer* dans leur "Dictionnaire turco-français", publié à Paris, tome II, page 583, nous donnent des explications plus élargies du sens de ce mot (*tchardağ*):

1) A quatre colonnes,

2) Petite chambre carrée ouverte de tous côtés, construite sur la terrasse et servant à sécher le linge ou à prendre le frais,

3) Pavillon, belvédère, loge sur le devant d'une maison.

En effet, le mot "tchardağ" est d'origine iranienne, mais ce sont les Turcs qui l'ont transmis en Macédoine.

Tout cela prouve que l'architecture des maisons à tchardağ est d'origine orientale, turque. Ce type d'édifice, apparaît en Macédoine *presque* un siècle avant la prise de Constantinople et la connaissance de l'architecture de Sainte-Sophie; en effet, les Ottomans, dits Osmanlis, s'emparent de la *Macédoine en 1363 et 1371* (Bataille sur le fleuve de Mariça) et de *Constantinople en 1453*. Quatre siècles avant cette conquête, les Turcs avaient une architecture propre, art et culture seldjoukides, puis ottomane.<sup>11</sup> Nous ne pouvons ici citer la vingtaine d'ouvrages scientifiques qui existent à l'appui de ce fait, nous nous sommes donc limités à remarquer que *Albert Gabriel*, professeur à la Sorbonne, *Geoffrey Lewis*, professeur à Oxford, *S.K. Yetkin*, recteur de l'Université d'Ankara et d'autres encore, ont clairement montré que l'architecture turque était l'aboutissement d'une longue évolution, et non, contrairement à ce qu'on a longtemps cru et voulu croire, un simple démarquage de Sainte-Sophie. *S.K. Yetkin* met en relief que l'architecture turque doit être étudiée sous ses trois aspects principaux:

1) l'architecture seldjoukides (depuis 1077 — le règne de *Kaykoubad* 1),

<sup>11</sup> S.K. Yetkin, *l'Architecture turque*, G.P. Maisonneuve et Larose, Paris 1962.

Geoffrey Lewis, *La Turquie*, Ed. M. Université, Paris 1968.

Jean-Paul Roux, *Turquie*, Ed. Seuil, Petite Planète, Paris 1968, voir surtout pages 40-39; et d'autres oeuvres, surtout celles de, E.H. Ayverdi, E.C. Arseven, S.F. Atabinen, etc.

- 2) l'architecture des principautés, et
- 3) l'architecture de l'Empire Ottoman.

*Ulya Vogt-Göknil* a présenté l'architecture turque en tant que phénomène et entité.<sup>12</sup>

Après 1371, les échanges de marchandises entre l'Asie Mineure et la Macédoine ouvrirent des espaces au développement du commerce, de l'artisanat, du négoce et de l'architecture. Avec les maisons à tchardağ, se répand également par tout en Macédoine la construction d'autres édifices ottomans: ponts, bains publics, mosquées, hans, tours à horloge, etc.

Les habitants turcs des villages étudiés en Macédoine disent que leurs ancêtres sont venus de Khorassan et d'Azerbaïdjan (Iran) et qu'ils ont construit les premières maisons à tchardağ. La majorité turque du village de Baniça à Gostivar dit que ses ancêtres en furent les fondateurs. Dans tous les dictionnaires turcs on trouve que le mot "bâni" est un homonyme du mot fondateur, constructeur (bani, kurucu, yaptiran).

Actuellement même (1991) dans les régions citées d'Iran et de l'URSS vivent des millions d'habitants turcs qui parlent la même langue et ont les mêmes maisons à tchardağ qu'en Macédoine. Il suffit de rappeler les villes: Tabriz, Rezaïeh, Ardebil et d'autres en Iran actuel avec des centaines de villes turques au Caucase et en Asie Centrale.<sup>13</sup> Ils ont donné au XIVE siècle l'architecture à tchardağ et une série de toponymes d'origine turque dans les régions des États actuels de la Yougoslavie, de la Bulgarie, etc. Il suffit de rappeler que dans la Province Autonome de Kosovo en Yougoslavie, existe la ville de Gilân qui encore de nos jours porte le même nom que la région homonyme de l'Iran actuel. La ville de Gilân se trouve non loin de Üsküp (Skopje actuel).

C'est dans ces régions, habitées par les Turcs encore de nos jours, situées au Nord-Est, hors des frontières de la République de la Turquie actuelle, que ce peuple a écrit son précieux dictionnaire dans lequel on ret-

<sup>12</sup> Ulya Vogt-Göknil, *Architecture ottomane*, Fribourg 1969.

<sup>13</sup> Hélène Carrère d'Encausse, *L'Empire éclaté*, Paris 1976; voir aussi Marcel Bazin et Christian Bromberger, *Gilan et Azerbaïdjan oriental* —cartes et documents ethnographiques, Editions Recherches sur les Civilisations, Paris 1982, Mémoire no 12 — Voir également: G.A. Pougatchenkova, *Chefs-d'oeuvre d'architecture de l'Asie Centrale*, édition de l'UNESCO, Paris 1981, etc.

rouve le mot: "tchardağ".<sup>14</sup> Comme l'on voit dans l'article du journal "Nova Makedoniya", édition de Skopje, du 14 Avril 1977, il s'agit de la découverte d'un des plus anciens dictionnaires turcs, réalisé en Uzbekistan (une des républiques de l'URSS actuelle). Le dictionnaire date de 1555 et il a 20 000 mots, deux fois plus que les autres anciens dictionnaires connus de ce genre jusqu'à aujourd'hui. Le manuscrit a 616 pages et chacune contient une centaine de mots et d'expressions, tandis que dans les annexes sont exposées les règles fondamentales de grammaire. A part la valeur lexiconographique, ce dictionnaire représente un témoignage de la vie, de l'organisation sociale et spatiale, de la culture matérielle et spirituelle de son époque, y compris, bien entendu, le rapport étroit avec le sujet du présent travail: l'architecture de maisons à tchardağ.

A part le mot: "tchardağ" et tant d'autres, tout aussi importants, l'ancien dictionnaire turc contient également le mot: "hamamcik" = petit bain privé, ce qui prouve que les Turcs ont donné aussi un élément indispensable de l'architecture intérieure de chaque habitation turque. Grâce à eux actuellement chaque maison turque ou albanaise en Macédoine possède cette petite salle de bains, nommée en turc "hamamcik", diminutif de hamam. Dans les maisons où vivent ensemble deux ou trois frères mariés avec leurs parents, chaque chambre à coucher, nommée en turc "yatak odasi" et en albanais "dhoma e fyetyes", a une "hamamcik" (petite salle de bains). Si trois frères mariés vivent ensemble avec leurs parents dans une maison commune, il y a alors quatre "hamamciks". Le nombre de ces petites salles de bains particulières correspond au nombre de couples dans la maison. Ceci s'explique par le fait que, d'après le Coran, les relations sexuelles entre mari et femme doivent être obligatoirement suivies d'une séance de bain et de purification. Il faut souligner que les "hamamciks" ne sont pas caractéristiques seulement des familles étendues, mais aussi des maisnies, soit des familles nucléaires. Ce qui est là important c'est que le nombre de hamamdjiks dépend du nombre des couples et il en est de même dans les villes et dans les villages.

<sup>14</sup> Le mot "çardak" est mentionné aussi par le dictionnaire de la langue macédonienne (Rečnik na makedonskiot jazik), édition de Skopje voir: tome III, page 530, 1966: "çardak—trem na kat pred sobite, vidi pretsojbe vo kući od postar tip."

Le mot "çardak" est mentionné également dans le dictionnaire kirghiz (Kirgizsko-ruskiy slovar), édition de "Sovetskaya Entsiklopediya", 1983, Moskva, voir la page 849; voir aussi Guy Imart: "Le Kirghiz" (Turk d'Asie Centrale Soviétique) Publication de l'Université d'Aix-en-Provence 1981, etc.

Qu'il nous soit permis de noter ici la déclaration de notre directeur d'études, lors de son séjour sur notre terrain de recherche en 1981, plus précisément dans les maisons turques et albanaises du village de Raptiŝta à Gostivar; se trouvant face à face avec la propreté impeccable de l'intérieur de ces habitations paysannes, il s'est exclamé: "*Des paysans qui vivent sur des tapis* comme ici, c'est rare dans le monde! Se déchausse-t-on pour pénétrer dans l'intérieur de l'habitat; le tchardağ et le hamam, par exemple, sont des *éléments de raffinement*. Tout cela montre que *le style de vie* de ces paysans est aussi *soucieux du confort* qu'en cille." (Philippe Laburthe, Paris V)

Les villes devinrent souvent très grandes et *les maisons* des riches seigneurs (beğs, ağas), des commerçants etc. qui s'appelaient *konaks*, s'y distinguaient par leur grandeur et leur beauté. Ces seigneurs féodaux étaient, en général, turcs, mais il y en avait parmi eux d'origine albanaise et slave, convertis à l'Islam, ainsi que des commerçants chrétiens, dits tchorbadjis. (Voir le drame "Tchorbadji Teodos" de l'écrivain macédonien *Vasil Ilyovski* et d'autres documents à ce sujet.)<sup>15</sup> Quelle que soit leur religion, tous les citoyens de l'Empire Ottoman avaient le même mode de vie et possédaient des maisons semblables avec des tchardağs, une arcade en façade, trait caractéristique de cette architecture. Ce sont des habitations à un ou deux étages, entourées par les espaces verts des cours des maisons. Les arbres poussent dans les jardins des maisons et jalonnent les places. A l'ombre des arbres, les gens se réunissent pendant l'été, discutent, boivent du thé et du café, quelquefois chantent et plaisantent.

Dans ces villages et dans toute la région de Macédoine, il n'existe pas de maison sans tchardak, ni bain, ni puits ou fontaine, sans jardin, sans arbres, sans pelouse, sans fleurs, etc. Il n'y a pas de grandes différences entre les riches et les pauvres. Les jardins familiaux sont séparés les uns des autres par des murs, pour préserver l'intimité, mais des petites portes (kapticik) relient les jardins mitoyens.

Le même tableau se trouvait, à l'époque turque, dans presque toute la Péninsule balkanique. Les traces de la même architecture et du même mode de vie subsistent. Les maisons sont à étages et se caractérisent par une véranda, appelée, ainsi que le souligne *Paul H. Stahl*, "tchardak" par tous les peuples balkaniques. "Dans cette véranda on se repose, on prend

<sup>15</sup> Aleksandar Stojanovski, *Makedonya'da Hristiyan Doğancilar*, publié dans la revue: *Belgelerle Türk Tarihi Dergisi*, 21/1969, Istanbul 1969.

les repas pendant l'été, on passe des heures de loisir. C'est un espace lié à un mode de vie habituel dans les Balkans, où les heures du "keyif" (le repos après le diner) sont respectées. Dans les régions où l'influence turque a été plus forte et où la femme mène une vie recluse, isolée de l'étranger, de l'extérieur, le tchardak est ferme par des murs ou par des lattes entrecroisées. A mesure que l'influence turque décroît et que la situation de la femme devient moins contraignante, le tchardak devient un lieu ouvert. On trouve ce type de maison à tchardak dans tous les pays balkaniques. Elle a deux ou plusieurs niveaux: l'étage supérieur est souvent plus large que celui qui se trouve en dessous. Le bois de la charpente est apparent. A l'intérieur, de riches boiseries couvrent les murs et le plafond. Des exemplaires intéressants ont été décrits tout récemment pour chaque pays balkanique."<sup>16</sup> Cette situation se retrouve également en Macédoine, où se maintient une population turque, qui vit au milieu d'une majorité de Slaves-Macédoniens et d'Albanais.

La maison à tchardak n'est pas le seul élément caractéristique de tous les pays balkaniques. Un autre en est la dendrolatrie qui y avait pénétré à l'époque turque. Le culte des arbres continue à être vivace parmi les Turcs actuels de Macédoine et de Kossovo ainsi qu'en Grèce, Bulgarie, Roumanie, Turquie, Iran, Caucase et Asie Centrale (frontières actuelles de l'URSS: Azerbaïdjan, Turkménie, Uzbekistan, Kirghizie, Kazakhstan, Tcherkezistan, Tataristan, Tadjikistan), etc. Tous pratiquent la coutume d'élever des fontaines en pierre gardées par des arbres.

"L'arbre et la source d'eau", comme le dit *P.H. Stahl*.<sup>17</sup> "étaient l'objet d'un véritable culte. ... On est souvent surpris de rencontrer parmi des maisons jadis construites en terre battue ou en briques séchées au soleil, des fontaines utilisant la pierre de taille, en assises régulières. Ces fontaines étaient pourvues presque toujours d'un abreuvoir pour les animaux des pâtres. Les arbres des alentours contrastaient singulièrement avec la nudité des régions voisines. Des fontaines, taries la majeure partie de l'année, sont signalées par l'arbre protecteur. La plus intéressante mosquée de la Dobroudja (Roumanie), celle de Babadağ, construite au XVe siècle,

<sup>16</sup> Poul Henri-Stahl, *Frontières politiques et civilisations paysannes* - Edizioni LINT, Trieste.

<sup>17</sup> P.H. Stahl, *La dendrolatrie chez les Turcs et les Tatares de la Dobroudja*; voir aussi Hélène Carrère d'Encausse, *L'Empire éclaté*, Paris 1976; voir aussi G.A. Pougatchenkova, *Archéologie de l'Asie Centrale*, Paris 1981.

est entourée de chênes. Une source captée amène depuis des siècles l'eau fraîche au centre de la ville, et en immédiate proximité de la mosquée." De tels exemples existent partout en Macédoine et dans la région de Polog, et l'on ne peut trouver nulle mosquée, tekké, maison turque, etc. sans puits ni arbres. Il suffirait, peut-être, de noter quelques exemples: les mosquées de Sultan Murat du XIV<sup>e</sup> siècle, de Daut Pacha du XV<sup>e</sup> siècle, de Yahya Pacha et tant d'autres à Üsküp (Skopyé), ainsi que Aladja Djami (Charena Djamiya - La mosquée de couleurs variées), Arabati Baba Tekkesi à Kalkandelen (Tetovo); Saat Djamisi et Yeni Mahalé Djami-si à Gostivar et tant d'autres à Debar, Strouga, Ohrid, Manastir (Bitola) etc.

Il en est de même pour l'architecture publique civile qui a des caractéristiques communes partout en Macédoine, déterminées par le climat et le matériau, et influencée au cours des siècles, par la longue période turque. Il y a des auteurs qui disent que même les maisons chrétiennes et les monastères, construits à l'époque ottomane, relèvent de la même architecture. Ainsi, par exemple, l'un deux, *A. T'Serstevens* souligne que le monastère "s'étage de manière abrupte sur la pente d'une haute colline pierreuse d'où l'on a tiré non seulement les moellons des murs, mais même les larges dalles irrégulières qui forment les toitures. Tout cela, joint à l'inégalité du terrain, crée une confusion de verticales, d'obliques et d'horizontales, de ce pittoresque délabré qui est la marque essentielle des constructions ottomanes."<sup>18</sup>

Il est intéressant de noter que, en complète opposition avec *A. T'Serstevens*, *Sotir Tomoski*<sup>19</sup>, dans sa thèse, affirme que: "les habitants du village de Galičnik construisaient leurs maisons en style byzantin, selon la légende ces habitants y sont venus à la fin du IX<sup>e</sup> siècle des alentours de Thessalonique-Galikon-potamos."

De même avis est aussi *Branislav Dj. Kojić*<sup>20</sup> qui avance l'hypothèse que la maison turque a dû être adaptée de l'ancienne maison byzantine, laquelle était en étage, tandis que la maison musulmane était de plain-pied. Ce n'est que par la suite que les Turcs ont dû accepter la division en

<sup>18</sup> Doré Ogrizek et A.T. Serstevens, *La Yougoslavie*, ODE, Paris.

<sup>19</sup> Sotir Tomoski, *Makedenska narodna arhitektura (Architecture populaire macédonienne)* 1960 Skopye.

<sup>20</sup> Branislav Kojić, *Stara gradska i seoska arhitektura u Srbiji*, 1949 Belgrade.

hauteur, de rez-de-chaussée en étage, en l'améliorant selon leurs propres besoins au point de vue de l'ameublement de la décoration et d'autres installations. ..."

L'ancien professeur de la Faculté d'Architecture de Skopje et l'auteur du projet de l'édifice de l'Académie des Sciences de la Macédoine, *Boris Čipan*<sup>21</sup> fait pourtant la critique de ces jugements et écrit: "Nous n'avons pas de raisons de ne pas relier tout notre patrimoine architectural à l'Orient. ... Tout comme Byzance, l'Empire Ottoman était un Etat multinational. Le gouvernement turc unissait ces nationalités non pas du point de vue politique seulement, mais aussi *culturellement*. Une telle situation historique créa une unité de style. ... L'Orient depuis toujours cultivait un style d'habitat à large plan. Aux XVIIIe et XIXe siècles dans le cadre de l'Empire Ottoman les autres nationalités atteignirent elles-aussi un niveau relativement haut de prospérité économique. Dans ce style supérieur d'habitat, la maison orientale présente des qualités de mesures proportionnées à l'homme et à l'humanisation idéale de l'espace. ... La maison orientale pousse avec la moitié des pièces exposées directement au courant d'air avec des tchardağs (terrasses) ouverts et avec des jardins; elle ne pouvait se transplanter directement en Europe continentale. On doit rechercher quelque part le passage, la transition. C'est ici donc que l'on touche au coeur de notre problème. Le mode de vie du Macédonien adapté au plan oriental a formé la maison macédonienne. ... Si elle appartient à la même architecture, c'est par la méthode commune de construction et grâce aux caractéristiques communes de l'expression plastique. On distingue sous une catégorie particulière la maison musulmane en Macédoine par des spécificités qui sont les conséquences de particularités dans la programmation de l'habitat et des conditions de liberté totale pour le choix du lieu et les dimensions du chantier. Cette sorte de maison avait toujours à sa disposition des terrains plats non bornés, riches d'eau et de verdure. Elle n'avait pas donc besoin de se développer en hauteur comme la maison macédonienne; c'est la raison pour laquelle, en principe, elle se composait d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage. ..." <sup>22</sup>

<sup>21</sup> Boris Čipan, *Starata makedonska kuća*, édition d'Ohrid 1964.

Boris Čipan, *Stara gradska arhitektura*, édition de Skopje 1955.

Boris Čipan, *Novo i staro*, Politika-Beograd, 30.III. 1958.

<sup>22</sup> Boris Čipan, *Starata makedonska kuća*, Ohrid 1964: "Nemame pričini, seto naše arhitektonsko nasledstvo da ne go svrzuваме so Orientot... Kako i Vizantija, i Otomanskata imperija beše mnogunacionalna država. Turskata vlast gi obedinuvaše ovie nacionalnosti ne

*Erdem 15, F. 12*



Après cette longue citation du professeur *Boris Čipin* nous ne pouvons que souligner combien il est proche de notre avis et de la vérité. Autrement, si on n'acceptait pas les arguments si soigneusement choisis de sa part, cela ressemblerait, dans une certaine mesure analogique, à une situation où l'Égypte musulmane, par exemple, nierait le patrimoine culturel des pharaons (pyramides, sphinx, etc.) pour la simple raison qu'ils ne

---

samo politički, tuku i kulturno. Takva istoriska sastojba go stvori edinstvoto na stilot... Orientot od sekogaš ja neguvaše stanbenata kultura na širok plan. Vo XVIII i XIX vek vo ramkite na Otomanskata imperija i drugite nacionalnosti postignaa relativno visok stopanski prosperitet. Od visokata stanbena kultura orientalskata kuća gi ima kvalitetite na merilata na čvekot i idealnata humanizacija na prostorot... Razgranetata orientalska kuća so polovina prostori direktno izloženi na promaja i premimi vo otvoreni čardaci i gradini, ne može direktno da se presadi vo kontinentalnata Evropa, Negde treba da go barame preodot. Ovde se dopirame do sržta na našiot problem. Toj način na živeenje na Makedonecot prilagoden na orientalskata dispozicija ja formira makedonskata kuća... Ako pripadja kon istata arhitektura, toa e zaradi zaedničkiot konstruktorski metod i zaedničkite karakteristiki na likovniot izraz. Muslimanskata kuća vo Makedonija ja izdvojuvame vo posebna kategorija zaradi osobenostite koi se posledica na specifikite vo stanbenata programa i neograničenite uslovi za izbor na mesto i golemina na gradilišteto. Taa sekogas imase na raspolaganje neograničen raven teren, bogat so voda i zelenilo. Nemaše potreba da se razviva vo visočina kako makedonskata i zatoa, po pravilo, ostanuva na prizemje i eden kat..."

Ci-dessous la citation en français:

Boris Tchupan, *L'Ancienne maison macédonienne*, Ohrid 1964: "Nous n'avons pas de raison de ne pas lier tout notre patrimoine architectural à l'Orient... L'Empire Ottoman, comme celui de Byzance, était un Etat multinational. Le pouvoir turc réunissait ces nationalités non pas politiquement seulement, mais aussi culturellement. Un tel état historique créa l'unification du style. L'Orient depuis toujours développait une culture d'habitat à plan élargi. Aux XVIIIe et XIXe siècles les autres nationalités au sein de l'Empire Ottoman ont atteint aussi une prospérité relativement élevée. C'est d'une haute culture d'habitation que la maison orientale pousse des qualités des mesures de l'homme et de l'humanisation idéale de l'espace. La maison orientale-turque ramifiée (étendant ses rameaux) avec la moitié des espaces directement ouverts aux courants d'air et aux passages vers les balcons ouverts (tchardağs) et vers les jardins, ne peut pas être transplantée directement dans l'Europe continentale. Il lui faut chercher quelquepart une transition. C'est ici qu'on touche à l'essence de notre problème.

Le mode de vie du Macédonien, adapté à la disposition orientale, créa la forme de la maison macédonienne... Si elle appartient à la même architecture, c'est en raison de la méthode commune de la construction et des caractéristiques de l'expression figurative. On met la maison musulmane en Macédoine dans une catégorie à part d'après les caractéristiques qui sont une conséquence des spécificités dans le programme et dans les conditions infinies pour le choix du lieu et pour la grandeur du chantier. Elle avait toujours à sa disposition un terrain plat infini, riche en eau et en verdure. Elle n'avait pas besoin de se développer en hauteur comme la maison macédonienne et c'est pourquoi, en principe, elle était de plein pied ou au plus avec un étage...

sont pas d'origine islamique ou si la Turquie actuelle ignorait Sainte-Sophie en tant que patrimoine "non-turc", etc. Bref, à notre avis, tout ce qui est patrimoine culturel d'un pays, y compris la Macédoine, sans distinction d'origine, d'époque et de religion, etc. est le trésor commun de sa population. Cela est juste pour plusieurs *raisons*, dont il suffit d'en rappeler au moins *deux*: la première c'est que tous les pays vraiment civilisés acceptent le fait incontestable que les valeurs architecturales, artistiques et d'autres du domaine culturel de toutes les époques représentent le patrimoine indivisible de leurs peuples; et, *deuxième raison*, c'est qu'une telle politique culturelle à longs termes peut assurer la cohésion des nouvelles générations macédoniennes, turques et albanaises en Macédoine. C'est la raison pour laquelle le professeur *Boris Ćipić* est non seulement un homme de science objectif mais encore un homme prévoyant.

On pourrait le taquiner toutefois sur la conclusion de sa longue citation qui établit la différence entre maison musulmane et maison chrétienne en Macédoine par la simple hauteur en étages et les dimensions du chantier. Notre recherche comparative, non pas en Macédoine seulement, mais à la fois en Turquie actuelle et en Iran (Khorassan et Azerbaïdjan) nous montre qu'on trouve presque partout des maisons turques à la fois à deux ou trois étages, voir, par exemple: Brousse, Izmir, Istanbul, Tabriz, Rezaieh, Ardebil, etc., ainsi qu'à Monastir (Bitola), Köprülü (T. Veleš), Iship (Chtip), Üsküp (Skopyë), Kaldandelen (Tetovo), Gostivar, Debar, etc. Afin de prouver notre thèse nous présentons ci-après une photo de la ville de Safranbolu en Anatolie, (à deux mille kilomètres d'Ohrid, de Kruchevo, de Galičnik et d'autres villes et villages macédoniens) qui n'a pas que des maisons à deux étages seulement, mais qui semble tout-à-fait, répétons le encore une fois, être située en pleine Macédoine.

A la suite nous présentons aussi un des habitats musulmans à trois étages à la ville de Debar, en Macédoine, etc.

En un mot, ce n'est que la vérité prouvée par la puissance des faits et non pas par le fait de la force, qui peut seule être utile à longs termes, d'autant plus que notre ami, le professeur *Boris Ćipić*, dans sa conclusion, est suffisamment prudent puisqu'il l'a relativisée avec les mots: "en principe" (*Relisons cette phrase*: "La maison musulmane en Macédoine n'avait pas besoin de se développer en hauteur comme la maison macédonienne; C'est la raison pour laquelle, *en principe*, elle se composait d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage...").

Nous présentons la photo de la localité de Safranbolu, située au Nord-Ouest de la Turquie actuelle, à 80 km. de la Mer Noire, non pas pour polémiquer avec *Boris Čipán*, à qui nous rendons hommage par ailleurs, mais tout simplement pour montrer que le génie-civil à l'époque ottomane, qui a duré six siècles sans interruption, unissait vraiment les différentes nationalités, non pas du point de vue politique, seulement, mais aussi culturellement, sur une longueur de plusieurs milliers de kilomètres, s'étendant à la fois sur trois continents: Europe, Asie et Afrique. Voilà pourquoi tout nationalisme étroit ne serait qu'aveuglement!

La population de Safranbolu, qui rappelle Ohrid, Kruševo, Galičnik et d'autres localités en Macédoine représentait jusqu'en 1927, environ cinq mille habitants, la ville s'étendait sur un large territoire, comme toute ville turque fondée dans les vallées creusées par les rivières et sur les flancs. De chaque flanc et colline on peut contempler une vue différente. Dans cette conception du site, les maisons sont aperçues de loin; on s'approche d'elles; on les saisit et on les perd de vue: la nature les voile avec sa verdure, ses roches, sa rivière et tout d'un coup, à un détour, les voilà qui ressurgissent et le jeu continue. ... Les maisons sont disposées en gradins sans cacher la vue des voisins. Il semble que l'on contemple une miniature en les regardant du versant d'en face. Avec leurs toits rouges, leurs fenêtres munies de volets, elles sont comme des figures qui vous regardent à travers la verdure. L'ordre économique assez aisé de Safranbolu permettait de construire une seconde maison. Ainsi, un peu loin de la ville, sur un flanc plus haut et large, se sont formés les quartiers d'été de Safranbolu<sup>23</sup>; Cet ordre d'habitation d'été et d'hiver est caractéristique de la vie turque depuis les temps les plus reculés, y compris dans la Macédoine actuelle, surtout parmi les Turcs montagnards, dits Yuruks, des régions de Ichtip (Chtip), de Radovich, de Strumiça, de Gölgeli (Gevgeliya), etc. en Macédoine de l'Est, de même que parmi les Yuruks de Kocaceng (Kodjadjik) en Macédoine occidentale, tout comme à Safranbolu en Turquie actuelle et au Caucase, en Asie Centrale, en Iran, en Irak, etc. Le printemps venu, on se rendait aux quartiers de Bağlars (vignobles) ou dans les pâturages pour y retrouver la nature, après avoir passé un hiver dur. C'était une solution assez réaliste et rationnelle due aux traditions millénaires. C'est de ces changements d'habitations d'été et d'hiver que

<sup>23</sup> Plus en détail voir l'excellente étude de *Reha Günay*, arch. dipl. ITU, du Département de l'Architecture de l'Académie des Sciences Techniques et de l'Architecture d'Istanbul, intitulée: *Les Maisons de Safranbolu*.

presque toute la jeunesse, à l'époque ottomane en Macédoine, gardait les souvenirs les plus heureux, y compris souvent même les premières amours secrètes. Toute la vie en était feutrée, d'ailleurs, car selon les traditions de l'époque, la vie intime ne se montrait pas à l'extérieur.

C'est la raison pour laquelle les maisons, comme on le voit bien sur la photo de Safranbolu, étaient construites sur des murs assez hauts suivant la ligne naturelle de la rue. Ces murs faisaient suite à ceux des jardins, et entouraient les rues des deux côtés. Traditionnellement, les murs en pierre des étages inférieurs de ces maisons montent, dépourvus de fenêtres, jusqu'au plancher supérieur, au-dessus duquel un autre ordre se développe. C'est le bois contre la pierre. Après une surface sans ouverture, totale et statique, en voici une mouvementée avec ses saillies et ses fenêtres; contre l'étage inférieur qui suit la courbure de la rue, c'est un nouvel ordre orthogonal. Les saillies à supports accentuent le prolongement de l'étage supérieur vers la rue. Et quand les supports continuent d'un plancher à l'autre suivant la hauteur de l'étage et surtout quand cet ordre se renouvelle avec des doubles supports, nous sommes alors devant une vue qui mérite d'être contemplée. En terrains larges, les étages inférieurs et supérieurs se développent ensemble, dans cette même orthogonalité. Et les façades des maisons reflètent cet ordre symétrique du plan.

L'accès à la maison se fait, en principe, par une grande porte à deux battants. Les portes, avec leurs clous à grosses têtes en fer forgé, avec la place ornée en relief de leurs anneaux, leurs grandes serrures en fer dont la fabrication se poursuit toujours sur les marchés d'Uskü (Skopyé) et d'autres villes de la Macédoine de même façon qu'au marché de Safranbolu, leurs loquets qui permettent à la famille et aux voisins de les ouvrir de l'extérieur, sont assez sympathiques et inspirent confiance. Par cette porte, on entre dans une cour nommée "Hayat". Une de ses façades est recouverte alternativement par des barres de bois perpendiculaires, qui à la fois combinent le Hayat avec l'atmosphère et la lumière du milieu extérieur et le cachent de ce même milieu.

C'est l'étage supérieur qui nous informe pourtant du plan des maisons. Dans certaines maisons, le *sofa* sur lequel s'ouvrent les chambres est ouvert à l'extérieur, surtout quand il donne sur la cour, destinée à y cultiver quelques fruits et légumes. Quand le sofa donne sur la rue, c'est-à-dire vers l'extérieur, il s'enveloppe d'un mur et ainsi se forme le type de plan à sofa extérieur clos. Même dans les cas où il est clos pour l'extérieur, le *sofa* nommé "*tchardag*" est la partie la plus ouverte et la plus attrai-

ve de l'intérieur et il se trouve, en principe, au centre de la maison. Le tchardağ sert de place de circulations. Pour faciliter les relations, les portes des chambres donnent sur le tachardağ. Ainsi, celui-ci devient un agréable lieu de réunions où l'on se retrouve en été, selon une conception proche de celle de l'architecture contemporaine.

Les chambres sont donc placées autour du tchardağ. Dans les maisons à sofa (à tchardağ) extérieur, on rencontre des chambres juxtaposées; mais dans les maisons dont le sofa se trouve au centre et qui sont en grand nombre, elles sont séparées les unes des autres par le prolongement du tchardağ. C'est aussi une des caractéristiques des maisons traditionnelles en Macédoine, tout comme en Turquie et dans d'autres pays, qui englobait autrefois l'Empire Ottoman. Chaque chambre constitue une unité indépendante. Elle paraît appartenir à l'un des couples de la famille étendue. Il en était de même sous les tentes, au temps du nomadisme des steppes, ainsi qu'actuellement parmi les Turcs, dits Yuruks, pendant l'été, quand ils amènent leurs troupeaux de moutons sur les pâturages à perte de vue de la Macédoine, loin de leurs villages.

Il convient de noter ici que l'Empire Ottoman a transplanté, au cours des siècles (du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles) avec l'architecture à la fois plusieurs *catégories de population turque* de l'Anatolie en Macédoine, dont *quatre* des plus caractéristiques: agriculteurs dans les champs; éleveurs dans les montagnes; artisans, commerçants, etc. dans les villes; et officiers âgés dans les *tchifliks* (fermes des seigneurs). Le système économique ottoman a fonctionné six siècles durant en harmonisant plusieurs types de ressources. En ce qui concerne les officiers âgés, au lieu de la retraite actuelle, on leur donnait des tchifliks, dont les dimensions dépendaient de leurs mérites. La terre qui leur était octroyée appartenait auparavant aux biens du domaine public, dits *vakufs*. Ainsi, par exemple, la majeure partie de la plaine de Polog (en Macédoine occidentale) avant la conquête turque appartenait au Monastère de St Arangel de la ville de Prizren, situé sur l'autre versant de la Montagne de Schar, qui était en effet devenu bien public. Le don de ces terres par le gouvernement turc, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, aux anciens officiers, encourageait les jeunes à s'engager dans l'armée.<sup>24</sup>

<sup>24</sup> Il en était de même d'ailleurs aux époques précédentes des empires byzantin et romain, pendant lesquelles les anciens officiers recevaient des fermes en Macédoine. Ainsi, par exemple, l'ancienne ville de Scupi et les champs fertiles des environs étaient habités par des légionnaires asservis, romains et ensuite byzantins, dont on a découvert de nombre-

N'oublions pas qu'il s'agissait d'un peuple en mouvement qui ne s'arrêta d'étendre les territoires habités par son élément ethnique qu'après la révolution d'Ataturk et la création de la République de Turquie actuelle, dans les années trente.

Après les guerres balkaniques (1912-13) une fois l'Empire Ottoman dissout, vint le reflux du peuple turc de la Péninsule des Balkans où ils avaient vécu six siècles. La majeure partie est retournée en Turquie actuelle; ce n'est qu'une minorité qui demeure encore là de nos jours. Leurs villages abandonnés dans les campagnes furent peuplés par des montagnards slaves orthodoxes, qui après la Deuxième guerre mondiale (1944) devinrent un peuple particulier, dit Macédonien, créant une langue littéraire distinguée des langues bulgare et serbe, ainsi qu'une conscience ethnique tout à fait part des autres peuples slaves, ayant sa propre histoire, territoire, culture, traditions, etc.

En ce qui concerne les villages montagnards des éleveurs turcs, ils restèrent abandonnés à jamais, car parsonne ne voulait aller vivre dans ces régions arides. C'est la raison pour laquelle le livre connu *Makedoniya kako ekonomska celina* (La Macédoine en tant qu'entité économique), édition de l'INI - Skopyë, met en relief que *ce fut un grand dommage que les Turcs éleveurs repartent en Turquie, parce que personne ne les remplaça et des régions entières restèrent inexploitées. Il n'y a plus qu'un grand vide dans l'espace montagnard de la Macédoine qui à l'époque ottomane développait l'élevage comme une branche économique très importante pour le pays.*

Dans les vingt dernières années, les Macédoniens eux-mêmes commencèrent à quitter massivement leurs villages pour rejoindre la vie plus facile des villes. Ainsi, le recensement de 1981 a montré que 90 villages sont restés complètement dépeuplés, on en parlera plus en détail dans le cinquième et dernier chapitre du présent travail. L'un de ces 90 villages abandonnés est par exemple Galičnik, situé dans le région montagneuse de la Commune de Gostivar, en Macédoine occidentale. Ce village est ca-

---

ux sarcophages avec des épithaphes indiquant leurs grades d'officiers, leurs mérites, leurs pays d'origine, etc. L'Empire Ottoman a donc continué la tradition déjà pratiquée en Macédoine, ce qui a eu sa continuité même après la dissolution de cet Empire, car l'ancien régime de la Yougoslavie monarchique (1918-1941) pratique aussi la colonisation serbe, voir, par exemple, le livre d'Aleksandar Apostolov: *Kolonizacijata na Makedonija vo stara Jugoslavija*, édition de Skopyë 1966; voir aussi les oeuvres de Gligor Todorovski, etc.

ractéristique par l'architecture de ses maisons, dont *Sotir Tomoski* déjà cité dit qu'elles paraissent du style byzantin.

Quant à nous, il nous semble que la réalité pourrait se situer dans la thèse approfondie du professeur *Boris Ćipan*, lui aussi déjà cité dans les pages précédentes de cet ouvrage, car aucune maison ne date d'avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une part, et de l'autre, au milieu la façade des maisons de Galičnik existe le tchardağ, qui n'est pas une caractéristiques byzantine. A part ça, toute la terminologie des éléments composant l'habitat traditionnel macédonien, depuis le gros-oeuvre jusqu'aux parties intérieures, à la vaisselle, et au linge etc. est d'origine turque et non pas byzantine. Il suffira de rappeler, en passant, quelques mots tels que: kapiya (porte), soba (petite chambre), odaya (grande chambre), pendjere (fenêtre), ducheme (plancher), tavan (plafond), minder (canapé), dollap (armoire), moussandra (armoire à l'intérieur des murs), kilim (tapis), sofra (table basse de cuisine), odjak (cheminée), kiritim (tuile), oluk (gouttière), teneqe (zink), et tant d'autres mots turcs comme: saat (horloge, montre, heure), fildjan (tasse de café), cheker (sucre), yastuk (oreiller), tcharchaf (drap), yorgan (couverture de lit), duchek (matelas) etc. Il en est de même pour un nombre assez important de mots qui signifient les pièces dont on compose les costumes traditionnels et les matières premières qui servent à la couture en partant des chaussettes (tchorap, mot turc), à travers le kouchak et kolan (ceinture masculine et féminine), le yelek (le gilet) et jusqu'à la chamiya (foulard léger) sur les têtes de femmes, tous des mots d'origine turque et non pas byzantine. Ceci ne concerne pas les parlers locaux seulement, mais aussi des oeuvres littéraires, comme, par exemple "Kŕpen život" (la vie raccommodée), roman de *Stalé Popov* qui abondent de mots turcs presque à chaque page de façon que le traducteur de macédonien en français fut obligé d'utiliser des notes en bas des pages pour expliquer que les termes comme "takami" etc. sont des mots turcs employés par les Macédoniens pour signifier le tout ce qui est nécessaire pour équiper maison, bétail et monture. Tout cela, de façon complexe, montre que l'influence de l'époque ottomane est beaucoup plus profonde et plus présente que la byzantine, dont ne sont restées que quelques églises, tandis que l'architecture ottomane en Macédoine est sur place encore de nos jours non pas par ses mosquées seulement, mais à la fois par maints monuments importants d'utilité publique civile: ponts, conduits d'eau, aménagement des lits des rivières, hans: caravan-sérails, tours à horloge etc., ainsi que dans l'architecture civile privée toute entière et dans son ameublement intérieur complet.

Dans les dernières vingt années on a essayé de remplacer certains de ces mots d'origine turque par d'autres d'origine slave macédonienne comme par exemple: *kapiya* par "*vrata*", mais celui-ci concerne plutôt les portes à l'intérieur de la maison, tandis que le mot traditionnel "*kapiya*" continue à s'employer encore de nos jours (1984) pour désigner les grandes portes de l'entrée dans les vastes cours ou enclos. C'est la raison pour laquelle le journal quotidien officiel "*Nova Makedoniya*", édition de Skopje, dans la *rubrique* dédiée aux problèmes linguistiques, dite *yazično katče* écrit que les mots d'origine turque sont si enracinés dans le vocabulaire traditionnel macédonien que même si on voulait les chasser à coups de bâton, on n'y arriverait pas à le faire. Même le nom de cette rubrique du journal cité est d'origine turque: *kat*, ce qui signifie "étage" et c'est à la fois répondre à la question: comment se fait-il que les maisons turques ne se caractériseraient pas par les étages alors que le mot macédonien pour signifier "étage" est d'origine turque: *kat* ?!

Les choses sont donc beaucoup plus complexes qu'on ne veut le dire en ne retenant qu'un ou deux traits élémentaires. Ainsi, par exemple en opposant la maison chrétienne à la musulmane en Macédoine, il est toujours bien entendu qu'on peut retrouver des petits détails particuliers s'opposant d'une région à l'autre dans le cadre d'une même architecture, mais ne sont-ils pas que les *variantes* d'un style commun?

Si on compare, par exemple, l'architecture du village montagnard macédonien, comme Galičnik, avec celle d'un village macédonien de la plaine, comme Zubovcé à Gostivar, on pourra retrouver des détails qui les différencient, mais cela ne veut pas dire pourtant qu'il n'y s'agit pas de la même architecture. Ainsi, par exemple, au village de Zubovcé il y a des cours fermées de murs tout comme dans les villages environnants musulmans (turcs et albanais), ce qui n'existe pas à Galičnik, mais ce qui n'existe pas dans les villages montagnards albanais non plus, car la femme dans les régions rurales montagneuses restait éloignée de l'influence des lois traditionnelles ottomanes. Les édifices à Galičnik sont bâtis d'une façon plus massive où domine la pierre, tandis que ceux de Zubovcé sont plus légers et presque à moitié construits de bois, car le site, le climat, l'orientation professionnelle des habitants, etc. exercent son influence. Il y a des petites différences également entre les tchardağs à Galičnik et Zubovcé du point de vue de l'emplacement, de la composition, de la fonction, etc. mais ce ne sont que des variations du même style développé dans une même époque, l'ottomane. Bien que le village de Galičnik soit main-



tenant abandonné, ses habitants d'autrefois étaient des slaves orthodoxes comme les habitants du village de Zubovcé. Par conséquent, il y a des ressemblances entre les deux villages, mais, aussi des différences liées à des facteurs d'altitude, de climat, des matériaux disponibles. Ceci dit, toutes les maisons de Galičnik sont construites en pierre et en bois, car le village se trouve dans une région montagneuse, à une altitude de 1716 mètres, tandis que celles de Zubovcé sont en briques, car elles sont bâties dans la plaine à une altitude de 677 m.

La construction des maisons varie selon les régions. Dans les villages de la plaine de Polog les maisons sont en brique, avec une couverture de tuiles. Celles de Galičnik et d'autres villages montagnards de la même commune de Gostivar, tel que p.e. Gari (voir la photo suivante), sont en pierre avec une couverture de minces dalles aplaties. Cela dépend des conditions climatiques et des matériaux disponibles.

Les constructions de bois sont principalement de trois types, types que l'on trouve en étudiant les maisons anciennes des villages de Zubovcé, de Raptisté, de Čegrané et de Banitsa. Nous décrirons plus loin ces trois types.

Actuellement on n'utilise plus ces trois types de constructions de bois. Jusqu'à la moitié du vingtième siècle on construisait les soubassements en pierre et les murs en briques. Le bois servait pour les tchardağs, les escaliers et les toits. Depuis vingt-cinq ans environ, les soubassements sont en ciment, les murs en briques, les escaliers et les tchardağs en ciment et en acier. Le bois ne sert plus que pour les toits et la charpente.

Il faut souligner qu'à partir des premières décades du XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nos jours les mêmes critères dominant dans l'édification des maisons en Macédoine. A peu de choses près, le même mode de vie, le même style d'école et de tradition architecturale furent décrits par maints chroniqueurs et architectes contemporains sous le titre: *architecture orientale, turque et balkanique*. Des études intéressantes, ces dernières années ont été menées dans chaque pays balkaniques, pour tenter d'en montrer l'originalité de l'architecture bulgare, serbe, albanaise, macédonienne. On sait qu'il y avait certaines particularités dans chaque région, mais, on peut tout de même parler d'une même style et d'une même tradition dans l'architecture, chaque peuple contribuant à cet héritage.

Du Monastère de Saint Jean de Bigore, le chemin mène à Debar où il y a des maisons anciennes, à trois étages, comme celle que l'on peut voir sur la photo de la page suivante:

Debar (Debre, en turc) est une ville voisine de Gostivar, les deux ayant une population constituée par une véritable mosaïque ethnique, où dominent les Albanais, puis Macédoniens, enfin les Turcs. Les trois groupes ont la même architecture et presque les mêmes organisation sociale et mode de vie.

Suivant les traditions, la maison présentée sur la photo à la fin de l'article, fut construite au XIX<sup>e</sup> siècle avec beaucoup de maîtrise dans la conception et soin dans les détails.

La séparation des étages par une frise en bois permet la superposition des fenêtres, avec un nombre plus grand aux étages supérieurs et avec une alternance des axes des trumeaux, par rapport à l'axe de symétrie, avec également une alternance, plein-vidé. Il y a toujours plus d'ouvertures vers les extrémités. Les grands débordements de toit sont caractéristiques, et on les retrouve dans le Teqé de Tetovo et le Monastère Bigorski.

Le rez-de-chaussée de cette maison, qui est probablement le rez-jardin, a du subir quelques modifications dans la partie centrale, ce qui modifie malheureusement la composition d'origine du bâtiment.

En regardant cette maison, l'impression générale est que, déjà à cette époque les maîtres-maçons de Debar, dont la renommée est encore vivace dans les mémoires, avaient un certain souci de raffinement. Ils seront les futurs constructeurs des villes de Macédoine. L'une des villes où leur maîtrise s'affirma, fut *l'ancienne ville d'Ohrid*, à soixante kilomètres de Debar.

Les photos des pages suivantes, donnent des vues extérieures des maisons les plus connues d'Ohrid.

La première, celle du clan *Robevci*, le plus riche de la ville, au XIX<sup>e</sup> siècle, s'impose comme modèle de style dans le vieux quartier. En dépit de l'exiguïté de l'espace, le troisième étage offre une belle vue sur le lac.

La maison est construite avec des matériaux locaux, pierre, bois, chaux et briques séchées au soleil, tout en employant, pour l'équilibre, le système du cerclage en bois.

On utilise des pans en bois pour la construction des étages, lesquels se présentent sous forme d'encorbellement.

Le rez-de-chaussée de cette maison a une porte cochère assez grande qui permet l'accès à la cour intérieure et à l'écurie. La majeure partie du rez-de-chaussée est une succession de celliers et de caves, exceptée la grande entrée à côté de la porte cochère.

Les premières marches de l'escalier sont en marbre, les suivantes en bois. Généralement monumental, l'escalier mène, d'une part, aux différents tchardağs, assez grands aux premier et deuxième étages, où se trouvent les salles de séjour et de réception. Au dernier étage se trouvent les chambres.

Une vue de façade de la maison du clan *Robevci* à Ohrid, à trois étages, avec encorbellements et saillies, dont les imperfections sont toutefois corrigées, au fur et à mesure de l'élévation de la maison. A partir du premier étage, la construction se fait sur la base du système des grilles, charpentes, plans un peu semblables au système alsacien avec remplissage de briques séchées au soleil. Ce système permet une grande liberté dans les étages supérieurs en consoles aussi nombreuses qu'on veut. Cette maison présente une unité et une logique architecturale répondant aux conditions du site.

En façade apparaissent les pièces avec leurs volumes propres, la composition de l'ensemble est très vivante.

La cuisine donne sur la cour.

La *hauteur* des étages est souvent différente de celle que l'on voit en Occident; les salles de réception atteignent souvent 3,50 m. sous-plafond, et les chambres 3 m.

Dans les maisons d'Ohrid, la charpente de la toiture a une structure particulièrement complexe. Le toit se compose de plusieurs pentes. Les plans sont bien travaillés. Il n'y a jamais d'altérations des frises sur les façades. L'eau ne stagne pas sur les toits.

Les vents du Sud, assez forts et chauds, exigent aussi un travail soigné pour la charpente de la maison et pour la toiture. Toutes les fenêtres sont à guillotine, c'est-à-dire qu'elles ne s'ouvrent pas vers l'intérieur.

Les détails sont parfaitement étudiés. Les fenêtres sont très fonctionnelles avec minimum d'armatures. Dans toutes les maisons d'Ohrid, l'ouverture des fenêtres dépend de l'étage où elles se trouvent. Souvent les axes ne se superposent pas. Ils s'alternent et cela donne une liberté dans le traitement architectural à chaque étage.

La maison d'Ohrid est donc très fonctionnelle. Il en est de même autant pour celle de Robevci (Photo de la page précédente) que pour la maison présentée page suivante, qui est modeste, plus petite, parce qu'elle n'a pas de terrain, ni de cour.

Etant donné que l'architecture spontanée découle toujours des contraintes du site et du mode vie, cette maison citadine (fin de l'article) donne sur deux places et sur une petite rue (c'est-à-dire au croisement de la place Sainte-Sophie et de la rue donnant sur cette place), formant un angle aigu. Elle a donc trois orientations.

Etant donné que sa surface au sol est très réduite, elle ne comprend que l'entrée, les escaliers et un petit cellier. Comme dans presque la totalité de l'ancienne ville d'Ohrid, le rez-de-chaussée de cette maison n'est pas habitable, parce que d'abord l'ensoleillement y est très faible, conséquence des rues très étroites. De plus, en temps troublés, la sécurité au rez-de-chaussée n'était pas assurée, et, enfin, la configuration du terrain n'est pas favorable à l'habitabilité du rez-de-chaussée.

L'organisation de cette maison d'Ohrid montre donc l'existence de trois catégories fonctionnelles: l'économie domestique, l'habitation et la représentation, chacune des catégories occupant un lieu. Le premier groupe, occupe le sous-sol et le rez-de-chaussée, le deuxième, l'étage; et le troisième, le tchardağ à l'étage supérieur.

Cette maison est pourvue d'un minimum d'installations, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas fonctionnelle. Au contraire, les maisons d'Ohrid ont toutes des placards et, selon la fortune du propriétaire, ceux-ci tout comme les plafonds sont, soit modestes, soit finement travaillés. Les rangements occupent une grande partie de l'espace disponible. L'ornement de l'intérieur de la maison est représenté par le bois sculpté du plafond, de toutes les portes, des placards, ainsi que des montants des fenêtres.

La photo donnée comme exemple montre que les banquettes, à l'intérieur, aux pieds des fenêtres, sont couvertes de grands coussins. Nous voyons également une cheminée et le reste du mobilier. Le plancher est entièrement recouvert de tapis. Il y a des rideaux blancs aux fenêtres, quelque part une table basse, ronde, ou un mangal.

Malgré le vent du Sud, les pièces sont très claires, car dans les maisons, il y a autant de fenêtres que de murs.

Chaque pièce a sa physionomie, chaque porte est sculptée et traitée différemment, et permet de se rendre compte, qu'en plus des caractéristiques communes à toute l'architecture orientale, balkanique, existent des courants architecturaux particuliers.

La contribution active des artisans et des maçons macédoniens dans le développement de l'architecture balkanique ne fut pas moins importante que la contribution des autres peuples de cette péninsule. Bien que l'on trouve des points de vue différents, comme par exemple celui de *Milko Bitchev*<sup>25</sup> déjà cité, qui présente les églises Saint-Clement et Sainte-Sophie d'Ohrid comme "bulgares", *il reste un fait*: si, pendant l'époque ottomane, existaient, par exemple, des architectures bulgares et serbes, dans le cadre de l'architecture turque, alors, par là même il existerait également une architecture macédonienne; toutes ces "architectures" n'étaient en fait, que parties intégrantes d'un cercle créatif plus élargie et d'une source de génie—civil commun—l'architecture ottomane. ...

C'est certainement dans ce cadre qu'il est à situer ce que dit *Sotir Tomoski*: "Les artisans de Macédoine de l'Ecole de Debar, célèbres et recherchés partout, ont propagé l'architecture que l'on rencontre dans toute la Péninsule balkanique. Par leurs programme et construction, la composition des formes quoique simples, est esthétique; elle possède une foule de variations de différents éléments, qui peuvent s'enregistrer dans le vocabulaire de l'architecture contemporaine."<sup>26</sup>

*Ulya Vogt-Göknil* écrit qu'en général ce sont les lignes droites, et plus particulièrement les lignes horizontales, qui régissent l'aspect général de la demeure turque. Alors que la pierre avait été utilisée d'emblée pour la construction d'édifices religieux, ainsi que pour les bâtiments publics formant la kullië, ce matériau intervient rarement dans l'architecture domestique et se rencontre dans les régions où la pierre est plus abondante que le bois ou la brique. C'est en général la facilité avec laquelle les constructeurs peuvent se procurer un matériau qui détermine le type de construction d'une région donnée. D'après *U. V. Göknil*, deux facteurs ont déterminé les plans de l'habitation turque:

- 1) Le climat et le paysage de chaque région, et

<sup>25</sup> Milko Bitchev, *L'Architecture en Bulgarie*, Sofia 1961.

<sup>26</sup> Sotir Tomoski, *Makedonska narodna arhitektura*, Skopje 1960 (L'architecture populaire macédonienne).

2) La loi islamique.<sup>27</sup>

Ceci est vrai en Macédoine, où, presque un siècle avant la conquête de Constantinople, les Turcs bâtirent leurs premiers édifices sur les collines d'Üsküp (Skopyé). On trouve des édifices semblables à ceux d'Üsküp, aussi à Salonique, à Edessa, à Manastir (Bitola), à Ohrid, à Strouga, à Debar, à Gostivar, à Tetovo, et surtout dans les "tchifliks", les fermes des beğs (féodaux) turcs hors des villes, aux bords des lacs et rivières de la Macédoine. Il y avait aussi de riches albanais et slaves, dits "tchorbadjis" qui, en premier puis suivis par toute la population commencèrent à utiliser ce type de plan architectural. Les bâtiments étaient situés au bord de l'eau, symétriques et possédaient une certaine solennité. Il suffit de parcourir aujourd'hui encore la Macédoine pour constater ce phénomène, car les édifices de l'architecture turque, surtout les grands konaks sont nombreux: soit sur les bords du Vardar à Titov Veles (Keupreuli), du fleuve Dragor à Bitola (Manastir), du Drin à Strouga, du lac d'Ohrid, de la rivière de Pena à Tetovo, dans les jardins privés de Gostivar, Skopyé, Kumanova, Chtip, Radovich, Stroumiça, Gevgeliya et ailleurs, presque partout les éléments naturels, culturels et humains, se succèdent et se fondent pour atteindre à la perfection de l'équilibre.

Ainsi, par exemple, à l'Ouest de la ville de Skopyé, après avoir parcouru la fertile plaine de Polog, on monte vers le lac de Mavrovo et c'est d'ici jusqu'à la ville de Strouga, située au bord du lac d'Ohrid, qu'on atteint le plus bel itinéraire en Macédoine au point de vue du pittoresque des beautés naturelles, en harmonie avec les édifices de l'architecture traditionnelle. C'est ici notamment le foyer des maîtres-constructeurs de l'école de Debar (voir le dessin du toit large donnée à la fin de l'article). Il est à remarquer que les oeuvres de l'architecture civile privée, les maisons, se caractérisent par le mouvement des étages avec des saillies et des fenêtres, contre l'étage inférieur qui suit la courbure de la rue. Les supports continuent d'un plancher à l'autre suivant la hauteur de l'étage et des fois cet ordre se renouvelle même avec des doubles supports. Nous pouvons voir, par exemple, de la photo déjà vue que la lourdeur des murs des étages supérieurs est évitée par le nombre de plus en plus élevé des fenêtres qui également assure plus de lumière et une vue qui mérite d'être contem-

<sup>27</sup> Ulya Vogt-Göknil, *Architecture universelle-Turquie Ottomane*, Office du Livre, Fribourg 1965.

plée. Il convient de noter aussi que les toits de ces maisons sont assez larges, supportés par des saillies ornées qui sont des traits d'un raffinement particulier (voir la photo donnée à la fin de l'article).

Après avoir parcouru la ville de Debar et les gorges magnifiques des rivières de Radika et du Drim Noir, qui forment une série de lacs artificiels, situés dans une longueur de 70 km. sur les bords desquels s'élèvent des villages bornés de l'architecture traditionnelle en harmonie avec la nature environnante, on arrive à *la ville de Strouga*, située aux bords du lac d'Ohrid et de la rivière du Drim Noir.

Cette ville a une histoire riche et intéressante, car elle se trouve depuis l'Antiquité à un carrefour de routes (voir la *Via Egnatia*) qui reliait Rome à Constantinople (Istanbul).

Strouga est déjà mentionnée dans l'Antiquité sous le nom de *Enhalon* ce qui, en grec ancien signifie Anguille. A Strouga et aux environs se trouvent de nombreux monuments culturels et historiques. L'église Saint Georges a été construite à *l'époque ottomane*, au début du XIXe siècle et on y trouve des icônes des XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècle. A part les églises, il y a également des mosquées et des tequés (couvents des derviches). L'ancien quartier de la ville se distingue par une architecture intéressante du XIXe et du début du XXe siècle. Le musée de la ville dispose d'objets archéologiques et d'une grande collection d'animaux du lac d'Ohrid et des environs.

A l'époque ottomane à Strouga il y avait des tchardağs aux bords du fleuve et du lac, appelés "tchardağs en plein air" sous toit du bois qui protégeait de la pluie et du vent éventuels. A part le rafraîchissement et le repos ce type de tchardağ en plein air servait aussi à faire la pêche, laver le linge, le sécher au soleil etc.

Tous les documents historiques et les guides touristiques mentionnent le fait que "Strouga est identifiée avec l'ancienne Enhalon des anciens Grecs, mais ne se développa guère qu'à partir de l'époque ottomane, au XVIIe siècle<sup>28</sup>; elle est mentionnée en 1671 par l'écrivain et voyageur turc *Evlîya Tchelebi*, à une époque où sa foire annuelle attirait des milliers de visiteurs."<sup>29</sup>

<sup>28</sup> *Yougoslavie*, guide bleu, sous la direction de *Francis Ambrière*, édition Librairie Hachette, Paris 1970, voir p. 572 (Struga).

<sup>29</sup> *Yougoslavie*, guide bleu, sous la direction de *Gérald Gassiot*, édition: Hachette, Paris 1979, voir p. 484 (Struga).

Il en fut de même des autres villes de la Macédoine à l'époque ottomane, qui leur a légué un riche héritage architectural; ce territoire abrite maint vestiges d'une organisation spatiale et sociale qui n'est pas encore disparue.

Référons nous au témoignage du voyageur français, *Ami Boué* qui y passa en 1842: "La route d'Ochri à Elbassan en Albanie est un peu plus longue que celle de Monastir à Ochri. ... On suit les bords du lac et depuis là on n'a plus qu'une plaine fertile à traverser jusqu'à Strouga ou Oustrouga (t.), à 2 heures d'Ochrida. Le bourg porte ce nom signifiant en slave déchirure, parce qu'il est placé à l'entrée de la profonde fente, qui forme le canal d'écoulement du lac ou le lit du Drim Noir. Cette rivière traverse la ville, fait mouvoir plusieurs moulins et offre un pont en bois de quatre-vingt-dix pieds de longueur; tout cela ajouté à limpidité de l'eau rappelle un peu la Limat à Zurich. Il y a plusieurs mosquées et une rue à boutiques. La population s'élève à environ 1300 âmes, dont l'occupation principale est encore, comme jadis, la pêche des poissons et leur dessiccation à l'air. Cette opération a lieu dans cette localité plus que partout ailleurs, parce que les poissons se présentent en masse, principalement lors de certaines époques à cette sortie des eaux du lac. Cette pêche est affermée par le Sultan et lui rend annuellement 100 000 piastres, tandis que ces poissons secs se débitent dans toute la Turquie centrale pendant les nombreux carêmes des Grecs. En outre la position de Strouga comme ville de passage entre la Macédoine et l'Albanie l'a fait choisir pour lieu de foire le 26 février et le 10 septembre. ... Depuis Strouga on peut se rendre le long du Drim Noir en 6 heures à la ville de Dibra. ..." <sup>30</sup>

Depuis le voyage cité d'*Ami Boué* en 1842, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Drim Noir à Strouga; les grandes foires annuelles qui attiraient des milliers de visiteurs n'ont plus lieu, car après la dissolution de l'Empire Ottoman en 1912-13 ce sont les frontières entre les petits États balkaniques qui ont séparé les gens. Durant la domination royale serbe entre 1919-1941 la ville se trouvait "au bout du monde", isolée enfermée près de la frontière. Ce n'est qu'après la Deuxième guerre mondiale (1945) que Strouga recommença à bouger pour atteindre son apogée dans les années soixante-dix où elle devient connue du monde aux "*Soirées internationales de la poésie*", lesquelles ont lieu chaque été sur les ponts du Drim.

<sup>30</sup> Ami Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, Vienne 1854, p. 263.



*La poésie*, d'abord orale folklorique, ensuite (XIX<sup>e</sup> siècle) écrite, a joué un rôle particulier dans la vie spirituelle et le maintien des traditions de la population macédonienne, turque et albanaise de Macédoine. Il s'agit d'une partie du trésor créatif du peuple, où, en outre, les motifs du foyer natal, de la nostalgie pour la famille, du tchardağ, etc. fournissent une inspiration intarissable. Il en est de même pour *la musique*: les deux nous ramènent à nous en harmonie avec l'espace de vie autour de nous.

#### 4. LE TCHARDAĞ CHANTE DANS LA POÉSIE

Le folklore, en tant que reflet d'une époque, contient presque tous les aspects de la vie, y compris, bien entendu, l'organisation de l'espace vital. Etant donné que l'architecture à tchardağ, à l'époque ottomane caractérisait de tous les groupes ethniques de Macédoine, sans distinction de langue nationale ni de religion, on retrouve le motif du tchardağ enchanté dans la poésie macédonienne, et turque de la Macédoine.

Il est évident que l'emploi du mot tchardağ est tellement répandu dans cette région, qu'il ne s'agit pas seulement d'un mot designant le balcon, mais d'un *concept* qui caractérise tout un mode de vie, toute une manière d'être physique et psychique qui se perpétuent de génération en génération. Même les jeunes poètes contemporains Macédoniens, d'origine slave, tels que, Petar Boškovski, Trayan Petrovski etc. ont écrit des vers dédiés au tchardağ et au mode de vie que le tchardağ symbolise.

On voit donc que le poète s'inspire du fameux tchardağ pour évoquer un monde en mutation, qui, oublieux du tchardağ, a *mené* l'homme à s'enfermer lui-même; mais ce dernier n'arrive pas à dompter le torrent des secrets et des mystères. Il met en relief qu'il ne regrette pas le passé, mais étant donné que son cœur est fatigué de chuchotements, le tchardağ l'associe aux soirées de génération en génération à travers de nouvelles. ...

Le tchardağ, originaire du Khorassan, était un poste d'observation qui permettait au chef de famille de surveiller toute sa communauté, y compris ses femmes, thème éternel de la *précaution inutile* chère à Beaumarchais.

D'ailleurs le *Barbier de Séville* ne se déroule-t-il pas dans l'équivalent d'un tchardağ derrière une jalousie grillée (Acte I - scène III et Acte II scène I)?

Depuis ces temps romantiques beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de Vardar et la polygamie n'existe plus, mais après le travail dans les

champs, les chefs de famille se reposent dans le tchardağ et regardent leur femme et filles travailler autour du puits ou dans la cour. Ils les appellent pour se faire servir du café, du thé, du yaourt ou d'autres boissons dont la plus rafraîchissante est le fameux *churup* fait avec des roses. Ce lieu a un autre nom que tchardağ: il s'appelle également en turc: *köçhk*. C'est là qu'à partir du mois d'avril et jusqu'en octobre se tient la famille (ceci vaut pour les Turcs, les Albanais, les musulmans Bosniaques autant que pour les non-musulmans de la Macédoine, car ces derniers, mènent, eux aussi, le même mode de vie dans leurs maisons traditionnelles, surtout dans les villages. Voir les photos données à la fin de l'article où on voit un groupe de filles macédoniennes en s'amusant dans un tchardağ.

En regardant ce groupe de filles, ne dirait-on pas que presque aucun autre lieu que le tchardağ ne pourrait pas mieux les présenter? En ce qui concerne de la belle vue qu'on a du tchardağ, imaginons qu'elle s'étend vers un des nombreux lacs de Macédoine, qui depuis longtemps est connu comme *un pays de lacs*.

Le poète Gligor Prličev d'Ohrid met en relief, entre autre, que les Macédoniens doivent s'inspirer d'avantage de la tolérance des Turcs et de leur aide quand on la leur demande, ainsi que de leur miséricorde, etc. Il est à remarquer pourtant que les Bulgares, qui ont publié les premiers *l'Autobiographie* de *Gligor Prličev*, à Sofia, ont rejeté cette partie authentique qui concerne le point de vue de l'auteur envers l'état des choses réel à l'époque ottomane à Ohrid et en Macédoine. Il a fallu l'audace de l'Académicien *Haralampiye Polénaković*, quelque mois juste avant sa mort, en 1983, que ce fait soit éclairer publiquement au sein de l'Académie solennelle consacrée au centenaire de la mort de *Prličev*, Académie qui a eu lieu dans l'Académie des Sciences de Macédoine à Skopyé, où *Polénaković* a exposé son hommage à l'oeuvre de *Prličev*.

Ceci dit, petit à petit, les hommes de science macédoniens arrivent à se libérer des préjugés, hérités des Bulgares, des Grecs et des Grand-Serbes qui propageaient toujours l'opinion que l'époque ottomane ne fut qu'une prison et qu'elle se devait d'être remplacée par celle, soit disant "libératrice" de la domination bulgare, grecque ou serbe de la Macédoine. Et, au bout du compte, une fois l'Empire Ottoman dissout, en 1912-1913, ils ont partagé la Macédoine entre eux en y supprimant même la langue macédonienne et les écoles qui à l'époque ottomane enseignaient en langue macédonienne. Les Macédoniens furent obligés de renoncer à leur

nom national, à leur linge maternelle et à tout autre trait national pour devenir des *Bulgares*, des *Grecs* ou des *Serbes*, ce qui ne l'était point, mais un peuple à part *Macédonien*!

Les traditions acquises à l'époque ottomane, au long de cinq siècles et demis, pendant lesquels le territoire macédonien fut intégral, continuent encore de nos jours malgré les frontières artificielles, imposées après les guerres balkaniques (1912-13). Au sein de ces traditions, l'organisation spatiale et sociale, y compris l'architecture des maisons à tchardağ et tout un mode de vie qui va avec elles, représentent le maintien de la conscience d'une entité territoriale, ethnique et culturelle de Macédoine depuis la Montagne de Pirin (en Bulgarie actuelle), à travers la Macédoine Vardarique (en Yougoslavie) jusqu'à Salonique en Macédoine Egéenne (en Grèce actuelle). De ces trois parties, seule la Macédoine Vardarique, jouit de son libre développement national, en tant que république à part au sein de la Fédération yougoslave.

Il est évident donc que le temps guérit doucement les plaies du passé, ou pour mieux dire: c'est l'évolution de l'esprit scientifique qui dans la mesure où il se développe rejette les préjugés imposés par les voisins, ayant des aspirations et des revendications territoriales vers la Macédoine.

Au cours des études qui s'achèvent on ne pourrait guère éviter la fameuse question des rapports de l'ottomanisme et du macédonisme: problème complexe et qui n'aurait point arrêté notre époque, comme il l'a fait, s'ils n'avait recélé sous une savante enveloppe d'autres problèmes qui n'ont cessé de passionner les occidentaux, par exemple, depuis vingt siècles: celui du rapport de la raison et de la foi, celui de l'autonomie de la conscience, enfin celui de l'influence chrétienne.

Il convient de noter qu'on est en présence de deux faits paradoxaux: d'une part, les Bulgares, les Grecs et les Grands-Serbes étaient des chrétiens orthodoxes comme les Macédoniens, d'origine slave, mais les trois groupes cités niaient l'existence d'une ethnie macédonienne originale; d'autre part, les Turcs Ottomans n'étaient pas des chrétiens mais ne niaient pas l'existence du peuple macédonien! Bien au contraire, le mouvement des Jeunes Turcs (1908), dont faisait partie également le voïvode *Yanê Sandanski*, un des guides de la révolution macédonienne, prévoyait l'autonomie de la Macédoine intégrale au sein de l'Empire Ottoman réformé. Quand on dit *Macédoine intégrale* cela signifie l'entité des trois parties: Macédoine Pirinène, Vardarique et Egéenne.

Or, le rapport de l'ottomanisme et du macédonisme demeure un problème complexe à étudier à long terme, libéré des préjugés,<sup>31</sup> qui sont en train de s'affaiblir, mais qui subsistent encore. Quand on dit: époque ottomane il faut sous-entendre donc des rapports complexes interculturels de différents groupes ethniques, y compris le groupe macédonien. Il ne s'agit pas seulement des maisons à tchardağ communes à tous, mais aussi d'un folklore fait d'influence réciproque.

##### 5. LA LITTÉRATURE TURQUE EN MACÉDOINE

La poésie de la Macédoine pénètre dans tous les domaines de l'existence et elle traite avec beaucoup de lyrisme de la famille et de la maison. Trésor le plus précieux de la culture spirituelle, elle occupe une très grande place dans le maintien des traditions et l'importance persistante de la famille et de la maison.

Il en va de même de la poésie orale et de la poésie écrite contemporaine turque en Macédoine. L'un des poètes les plus connus de la nationalité turque dans ce pays est *Nedjati Žekeriya* qui depuis quarante ans (1944-1988) n'a cessé pas d'enrichir le fond poétique en Macédoine.

<sup>31</sup> L'étude du rapport de l'ottomanisme et du macédonisme, à notre avis, doit continuer de là-bas où Gligor Prličev déjà a fait le premier pas dans son "Autobiographie" écrite dont nous parle l'Académicien Haralampiyé Polenaković dans la publication: "Predavanje na XVI seminar na makedonski jazik, literatura i kultura," Skopje-Ohrid, 5-26.VIII. 1983, "... ta nie sramota e da se rečime Hrisjani, zaščo rabotite ne ni se Hrisjanski. Kade se naoždjat u nas muabet ščo imeet Turci medju-sebe, i se krepeet eden so drugi svite kako braća. Kade se naoždjat u nas blagočetiето ščo go imeet Turci te na tetka i na majka, na sveki star čoeek? Kade se naoždjat u nas jostoljubieto ščo imeet Turci i ščo jabandjiata nego ostaveet gladen i žeden i na kalarma? Kode se naoždjat u nas poznateltelnost, ščo e imeet Turci, i ščo dobroto ne ti go zaboraveet do smrt. ..." Ci-dessous la citation en français: "Conférence, faite au XVI<sup>e</sup> séminaire de langue, littérature et culture macédonienne," le 5-26 Août 1983 à Skopje-Ohrid "...Nous avons honte de nous appeler Chrétiens, parce que nos affaires ne sont pas chrétiennes. Où se trouve entre nous une conversation telle qu'elle existe entre les Turcs, qui s'entretiennent et s'aident comme des frères. Où se trouve entre nous une telle bienfaisance envers une tante, une mère et envers chaque vieillard? Alors qu'elle existe entre les Turcs. Où se trouve entre nous l'hospitalité qui est cultivé chez les Turcs, lesquels ne permettent pas qu'un étranger soit sur le pavé ni qu'il ait faim ou soif? Où se trouve entre nous une telle reconnaissance qui existe chez les Turcs, lesquels n'oublient pas une bonne oeuvre jusqu'à la mort.

Le voilà présenté par ses vers ci-dessous:

### ÇARDAK

Çardak uzaklaştırmaz kızlar öpüşürken  
Yakınlaştırır onları daha da gökyüzüne  
Bir güzel seyredilir yıldızlar düşerken  
Pul Pul perde perde yeryüzüne

Elinde bir çiçekle ayakta  
Boşluğa çizersin şeklini sevgilinin  
Sonra yanyatıp çardakta  
Bekle sesini yeni gelenin, gidenin.

Çardak öyle bir güzel dünya  
İçinde ölmek sanki bir rüya.

Le poète contemporain *Nedjati Zekeriya* et tant d'autres tous aussi renommés perpétuent la riche tradition poétique de l'époque ottomane, dont parle l'histoire officielle du peuple macédonien en deux chapitres consacrés à la culture islamique (turque et albanaise) en Macédoine. Ce sont, comme nous l'avons déjà relevé, le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> chapitres du premier tome de *Historiya na makedonskiot narod*, pages 315 à 327 où nous lisons:

“L'installation du pouvoir ottoman et le processus de la colonisation par l'élément ethnique turc ont provoqué de profonds changements dans la vie culturelle en Macédoine. On en est arrivé à une vaste pénétration de la culture islamique, qui, en s'appuyant sur le soutien tout azimut et surtout matériel du pouvoir politique officiel ottoman et des représentants individuels de la classe féodale dirigeante, devint prédominante et influente. ... Cela fut ressenti de façon plus puissante dans les centres urbains de la Macédoine, où la colonisation turque et l'islamisation étaient les plus fortes. ...”<sup>32</sup>

<sup>32</sup> Voir le livre, *Historiya na makedonskiot narod (l'Histoire du peuple macédonien)*, édition de l'INI-Skopyé, tome premier, p. 315: “Vospstavuvanjeto na osmanskata vlast i procesot na kolonizacijata na turskiot etnički element predizvikale dlaboki promeni vo kulturniot život na Makedonija. Došlo do širok prodor na islamskata kultura, koja, imajki ja sestranata i osobeno materijalnata potkrepa na oficijalnata osmanska vlast i poedinečnite pretstavnici na feudalnata klasa, stanala predominantna i vlijatelna. ...” Ci-dessous la citation en français: “L'établissement du pouvoir ottoman et le processus de la colonisation par l'élément ethnique

Le développement de la littérature turque en Macédoine commence dès le XVe siècle, époque où Usküp (Skopyé) et Yenidjé Vardar avec Edirné devinrent les plus grands centres culturels dans la partie européenne de l'Etat Ottoman. Cette littérature, à commencer par la poésie, le genre littéraire le plus apprécié et le plus cultivé, reflète l'essor général de la littérature turque toute entière aux XVe et XVIe siècles. On ne pouvait guère trouver une seule ville de Macédoine où n'émergeât un ou plusieurs noms littéraires de valeur artistique plus ou moins importante "samo begol pogled vrz izvorite na turskata literatura od XV i XVI vek naveduva na zaključok deka rečisi nema poznačoen grad vo Modedonija vo koj se nema pojaveno nekoje kniževno ime so pomala ili pogolema umetnička vrednost."<sup>33</sup>

Les nombreuses mosquées, qui n'avaient pas un statut de temples seulement, mais aussi de foyers culturels spécifiques, le système développé de la scolarisation par maintes médressés (collèges) de niveaux différents avec leurs bibliothèques et les tequés (couvents) de derviches aux orientations mystiques variées représentèrent les facteurs de base du développement de la littérature turque médiévale en Macédoine.

Les premiers poètes jusqu'à maintenant connus de Macédoine sont ceux de l'époque du sultan *Beyazit II* (1481-1512). Ce sont *Atai Uskübi* (Atai de Skopyé), ensuite *Zari*, *Fendi* et *Haki*, tous de Skopyé. En ce qui concerne *Atai Uskübi* on le sait qu'il a quitté l'université et il est entré dans l'ordre des derviches, dits *nakchibendiyés*. Il est décédé à l'époque du sultan *Selim I* (1512-1520). Il fait partie des poètes bien accueillis et célèbres de la *Rumeli* (nom turc pour la Macédoine et la Turquie d'Europe). A part les chants, il a composé une oeuvre en vers.

Le poète *Zari* fut connu comme *Karadja Hassanoğlu*, décédé pendant le règne du sultan *Beyazit II*. Il écrivait des poésies, dites *nazirés*, ce qui signifie chant composé à l'exemple d'une autre chanson, dont on emprunte la rime et le rythme. Ce fut la poésie du poète *Nedjati* (décédé en 1509) qui inspira *Zari*.

---

que turc ont provoqué de profonds changements dans la vie culturelle de la Macédoine. Ainsi on est arrivé à une immense pénétration de la culture islamique-turque, laquelle s'appuyant sur l'aide complète et surtout matérielle du pouvoir officiel ottoman et des représentants individuels de la classe féodale, devint dominante et influente."

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 316.

*Feridi* est connu comme Haradji Hussam. Il fut secrétaire du Divan dans la Cour Impériale, ensuite muteveli (dirigeant) du Nouveau imaret et de l'Ecole Daru'l-Hadis où on enseignait la tradition islamique. Il est mort à l'époque du sultan *Selim I* et son tombeau se trouve à Edirné.

*Haki*, dont le vrai nom fut Yussuf, s'occupait des études des sciences religieuses, mais à la fois écrivait de la poésie. Parmi d'autres poètes d'Üsküb il faut mentionner *Muidi*, *Niyazi*, *Riyazi*, *Ishak Tchélebi* et *Valihi*.

De tous les poètes médiévaux turcs d'Üsküb (Skopyé) *le plus connu fut Ishak Tchélebi*, possédant une solide formation intellectuelle. Après avoir terminé ses études, il fut professeur à la medressé d'Ishak Bey à Üsküb (Skopyé) puis devint professeur à l'Université d'Istanbul. Son oeuvre se compose d'un recueil poétique-Divan, d'une chronique du sultan *Selim-Selimnamé*, de deux recueils de poésies consacrées à la ville, à la vie urbaine-*chéherenguizes*, d'un recueil des lettres littéraires-Muncheates, etc.

Le Divan d'Ishak Tchélebi contient tous les genres littéraires de la poésie médiévale turque. C'est le lyrisme d'amour qui y domine avec plus de trois cents "gazeles". Par rapport direct à notre sujet, l'oeuvre de Ishak Tchélebi a une importance particulière, car il a écrit un recueil tout entier de belles poésies consacrées à la ville d'Üsküb (Skopyé). C'est l'unique oeuvre de ce genre. A part sa propre oeuvre, Ishak Tchélebi a élevé une pléiade de jeunes poètes à Üsküb (Skopyé), parmi lesquels un des plus connus fut *Hemdemi* qui l'accompagna partout.

Outre Üsküb, Ishak Tchélebi dit que c'est *la ville de Monastir (Bitola)* qui fut "un foyer de poètes et d'hommes nobles", parmi lesquels les plus connus furent: *Haveri*, *Djelali*, *Tchélebi*, *Zuhuri*, *Vahyi*, *Kâtib Hassan*, *Ayani*, etc. Il suffira, peut-être d'en mentionner quelques oeuvres, comme: "*Hüsni dü*" (le coeur de la beauté) commencée par Akhi et terminée par Haveri, *le Divan*, recueil de poésies de *Mustapha Vahyi*, *Tarih*, chronique historique, écrite en vers, par *Kâtib Hasan*, dont une partie toute entière est consacrée à la conquête de Belgrade par les Turcs, etc.

Les villes d'Üsküb (Skopyé) et de Monastir (Bitola) furent loin d'être les seuls foyers des poètes en Macédoine. Il faut mettre en relief également l'importance de *Kalkandelen* (Tetovo) à l'époque ottomane. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle les poètes *Sudjudi* et *Tului* de Kalkandelen devinrent très célèbres, ce dont témoignent toutes les anthologies (*tezkirés*). *Sudjudi*, grâce à son talent, fut élu même secrétaire du conseil des ministres aux époques

des sultans *Selim* et *Suleyman*. Il a participé aux invasions du sultan Selim dans les pays arabes et persans ce qui lui a servi d'inspiration pour écrire des chroniques, dont le style est léger, clair et facile à saisir.

La ville de *Kiratova* (*Kratovo*) donna naissance aussi à des poètes remarquables, dont *Zaifi* est le plus connu par son amour ardent pour la science et la perfection de l'esprit. Son commentaire écrit sur l'oeuvre *Gülistan* (jardin de roses) de *Sadi* le situe au niveau de premiers critiques de poésie. Sa propre lyrique d'amour se distingue par une libération du style artificiel, qui avait commencé à influencer la poésie turque par l'intermédiaire du persan.

Il convient de souligner qu'une place de premier rang dans le cadre de l'histoire de la littérature médiévale turque appartient à la ville célèbre de *Yenidje Vardar*, d'où sont ressortis les poètes: *Hayreti*, *Usuli*, *Hayali*, *Yusuf Sine Tchak*, frère de *Hayreti*, *Ilahi* et *Garibi*. Leur caractéristique commune est que presque tous appartiennent à l'ordre mystique de *tasavvuf*. Par conséquent, leur poésie reflète les idées philosophiques de la foi de cet ordre. Ainsi, par exemple, *Hayreti*, décédé en 1534, à part son recueil de poésie mystique et d'amour lyrique, est l'auteur de l'unique *Cheheringuizes*, consacrée à la ville de Belgrade. Les histoires contemporaines de la littérature médiévale turque considèrent ce poète parmi les meilleurs du XVe et du XVIe siècles, tout de suite après *Baki*, *Nedjati*, *Akhi* et *Hayali*.

*Usuli*, décédé en 1538, outre son recueil de poésie *Divan*, a écrit un *cheheringuize* dédié à la ville de *Yenidje Vardar*.

*On voit donc que l'organisation de l'espace vital, et les beautés de villes de Macédoine aux XVe et XVIe siècles, ont inspiré aux poètes des recueils entièrement consacrés à la vie urbaine, y compris, bien entendu, à l'organisation sociale et spatiale. Nous pensons qu'il vaudrait la peine de faire une recherche particulière sur "Les villes médiévales en Macédoine à travers les Cheheringuizes (recueils des vers ottomans consacrés à la vie et à l'architecture urbaine)." Ceci demeure une des tâches qui s'offre aux générations futures d'autant plus que ces "cheheringuizes" existent encore de nos jours. Comme modèle et exemple peut servir l'étude du professeur Robert Mantrant, consacrée à "La vie quotidienne à Istanbul (Constantinople) aux XVIIe et XVIIIe siècles." Nous espérons qu'un jour une telle recherche sera accomplie, ce qui permettra d'en tirer des conclusions importantes par rapport à l'art de vivre au Moyen Age en Macédoine.*



La pléiade des poètes du XVe et XVIe siècles pourtant ne sera pas complète si on n'y incorpore pas: *Yussuf Sinê Tchak Dedê*, décédé en 1546 et surtout si *Hayali Bey* y manque, car il a atteint le rang d'un des poètes les plus célèbres non pas en Macédoine seulement, mais dans l'Empire Ottoman tout entier. Le prénom de *Hayali Bey* fut Mehmet, tandis que son nom artistique Bétkyar Memi, ce qui signifie: Le célibataire Memi. Né à Yenidje Vardar, très tôt il a ressenti l'appel et la vocation poétique, ce qui le stimulait à aimer les voyages, l'imprévu et l'infini. Par conséquent, il rejoignit l'ordre des bektachis, dits *kaléndères*, qui voyageaient par groupes, composés de 40 personnes. C'est avec eux que Hayali Bey arriva à Istanbul. Son talent poétique fut rapidement reconnu et sa carrière, en traversant tous les niveaux, atteignit jusqu'au soutien direct du grand vizir *Ibrahim-Pacha* qui le fit présenter au sultan *Suleyman* lui-même. Ainsi, ce fils de Macédoine devint poète de la Cour Impériale! Il participa à la conquête de Bagdad, où il s'est connu avec *Fuzuli*, le plus grand homme d'art de la littérature médiévale turque sur qui ce poète de Yenidje Vardar a exercé non pas une impression particulière seulement, mais aussi une influence. Décédé en 1557 et enterré à Edirné, *Hayali Bey*, grâce à son profond lyrisme poétique, demeure au sommet du Parnasse ottoman. Son *Divan*-recueil des poésies fut publié de nouveau en 1945 à Istanbul prouvant que le temps, avec les quatre siècles passés depuis sa mort, n'avait rien entamé, car le lyrisme des mots magiques de Hayali Bey attire l'attention des lecteurs actuels tout comme à sa propre époque.

L'histoire de la culture ottomane en Macédoine met en valeur encore beaucoup d'autres grands hommes connus, tels que: *Tachköprülü-zadé* (Ahmed Husamudun Efendi, 1495-1554), qui peut être appelé un encyclopedist ottoman, élu professeur à la Médressée d'Ishak Bey à Usküp (Skopje). Ensuite, *Veysi Efendi* (1561-1628), poète et homme de science, un des plus grands auteurs de la prose médiévale turque, fut élu sept fois pour kadi (juge supérieur) à Usküp, où il est enterré, ainsi que beaucoup d'autres, tous aussi renommés.

La continuité de cette riche tradition poétique et artistique ottomane en Macédoine assura des conditions favorables pour l'épanouissement des talents qui marquent l'apogée de la littérature turque de tous les siècles, y compris le XIXe et XXe siècles. Il suffit d'en mentionner quelques noms seulement: *Mehmet Akif Ersoy*, plusieurs grands-hommes de l'arbre

généalogique de la famille *Köprülü, Yahya Kemal*,<sup>34</sup> etc. tous originaires de la Macédoine.

#### 6. COUTUMES ET CHANSONS POPULAIRES TURQUES EN MACÉDOINE:

Après la dissolution de l'Empire Ottoman, en 1912-13, un grand nombre d'intellectuels furent obligés de quitter leur pays, natal, la Macédoine et de partir en Turquie actuelle. Les Bulgares, les Serbes et les Grecs partagèrent la Macédoine et imposèrent leurs langues officielles dans les écoles, l'administration, etc. Un certain nombre de Turcs resta pourtant en Macédoine et continua le maintien de la langue, des traditions, du folklore et de tout le patrimoine culturel turc. Cette minorité n'avait plus des grands écrivains comme auparavant, mais le folklore ne cessa guère de s'enrichir par les apports des nouvelles générations. Le folklore a remplacé la littérature écrite et a donc joué un rôle particulier dans la vie spirituelle de cette population. Il s'agit d'une partie du trésor créatif de tout le peuple turc, connu sous le nom de: *Rumeli türküleri, havası* (chansons de la Turquie d'Europe) etc.

Dans le cadre de notre thèse de doctorat du III<sup>e</sup> cycle, soutenue le 27 septembre 1978 à l'Université "René Descartes" Sorbonne PARIS V<sup>35</sup>, nous avons présenté une grande partie des résultats de notre recherche sur le terrain (op. cit. pp. 288-355) qui prouvent la vivacité actuelle du folklore turc en Macédoine.

L'ensemble des 553 pages de la thèse du III<sup>e</sup> cycle, tout comme les 847 pages de cette thèse-ci du doctorat d'Etat, soutenue en 1985 à l'Université "René Descartes" Sorbonne Paris V présentent, en fait, un total de 1.400 pages d'une recherche qui a duré dix ans à deux reprises: de 1973 à 1978 et de 1978 à 1984 (La revue "Erdem" du Centre culturel d'Atatürk à Ankara publie une partie seulement de ce volumineux Doctorat d'Etat.)

Les deux recherches mettent également en relief donc l'importance des chansons populaires étudiées comme faits sociaux. Ainsi, par exemple,

<sup>34</sup> Yahya Kemal Beyatlı (1884-1959), *ce grand poète turc a fait ses études à Paris et ensuite passa sa vie à Istanbul, mais il n'a jamais oublié sa ville natale - Usküb (Skopje)*, voir sa poésie inoubliable dédiée à cette ville située aux bords du fleuve du VARDAR.

<sup>35</sup> "Structures sociales, parenté et habitat dans trois villages de Polog en Macédoine Yougoslave."

dans le cadre de la vie familiale, les chansons et les traditions du *berceau* sont très caractéristiques. Le respect approfondi du berceau, autant que nous sachions, n'est pas seulement un reflet du simple amour parental, car l'amour pour ses enfants est universel. Cela remonte sans doute à l'époque où les Turcs qui guerroyaient, restaient longtemps loin du foyer familial et, par conséquent, étaient animés d'une grande nostalgie pour l'enfant qui était l'assurance de leur propre pérennité sociale. La permanence d'une société, d'une ethnie et d'une civilisation dépend, en grande partie, de la conception qu'elles se font de la vie et de la façon dont elles la mettent en pratique. A toute époque de l'histoire des Turcs, on rencontre un *grand respect pour l'héritier*. L'attachement aux enfants est, certes, naturel partout, mais ici il semble poussé plus loin, ce qui expliquerait le respect porté aux chansons de berceau, respect qui s'élève, on dirait, même au niveau d'un certain culte. A l'époque des guerriers, dans ces chansons de berceau, on flattait les valeurs physiques et morales d'un héros et d'une fille. Actuellement, dans les vers, on préfère que la conjointe soit une fille qui a été à l'école, c'est-à-dire une fille instruite, étant donné l'évolution des critères sociaux. Toutes les chansons de berceau, par exemple de la région de Gostivar ne comportent pas que des thèmes sérieux, d'autres ne sont que charme, musique, rythme, tendresse, naïveté, où tout est allégorie rythmique, soutenue par des comparaisons avec oiseaux et poupées colorées, papillons ornés de kenne et diligences "mises à la disposition" de l'enfant pour qu'il s'endorme.

Tout *mariage*, par exemple, est en fait, relation entre trois parties. La famille conjugale ne peut être appréhendée si on oublie l'enfant. C'est pourquoi la dénomination "famille conjugale" est ambiguë: elle paraît laisser à l'enfant un rôle secondaire. On sait que le cercle familial n'est qu'un des facteurs de socialisation de l'enfant et de la formation de la personnalité de l'individu. L'influence du milieu social et de ses traditions dépasse parfois le rôle de la "famille éducative" et de "l'école socialisante". Les exemples concernant, entre autres, par exemple, la *circoncision*, montrent clairement que l'homme ne peut pas changer à volonté un des facteurs de socialisation de l'enfant; il ne suffit pas donc d'entrevoir un changement comme désirable, d'autres conditions sont nécessaires. Une guerre mondiale, une révolution armée et une quarantaine d'années de vie de société socialiste, (1944-1984), guidée par un parti communiste, n'ont pas été suffisant pour faire disparaître les traditions séculaires, si profondément enracinées dans la conscience de l'être et dans sa pratique quotidienne. Par

conséquent, l'autorité de la tradition est un élément de continuité par rapport à l'évolution de la société. La socialisation des générations actuelles est un processus vraiment très complexe qui comporte beaucoup de conflits et compromis intérieurs. En outre, actuellement, les mariages dans le village sont, en fait, un compromis entre le désir des jeunes et le maintien des traditions ancestrales, compromis car, dans la plupart des cas, l'intermédiaire (le *stroynik-görücü*) se rend à la maison de la fille aimée à la seule instigation de celui qui la demande en mariage. Elle, de sa part, insiste auprès de ses parents pour que *stroynik-görücü* soit accepté, car autrement... autrement, on le sait, c'est la fuite volontaire de la fille qui s'impose pour résoudre le problème. Ce sont justement ces filles, qui ont préféré *la fuite au mariage* avec un autre qui n'est pas leur amant, qui ont *modifié l'attitude des parents*, qui acceptent désormais la volonté de la nouvelle génération.

Nous sommes partis de là dans l'analyse des chansons populaires comme fait social, car elles le sont inséparablement du verbe et de la musique; dans les villages turcs de Macédoine, elles sont surtout agies; elles sont pour le grand nombre, une manière d'être, activité vitale au vrai sens du mot. Il en fut ainsi surtout entre les années 1913-1943, c'est-à-dire après la dissolution de l'Empire Ottoman et dans le période entre les deux guerres mondiales, époque la plus difficile pour la nationalité turque en Macédoine, où les enfants n'avaient plus d'écoles en leur langue maternelle, mais étaient obligés d'apprendre les langues serbe ou bulgare tout comme les enfants macédoniens qui n'avaient pas eux non plus d'écoles macédoniennes. Ce n'est qu'après la Deuxième guerre mondiale (1944) que les écoles macédoniennes, turques et albanaises s'ouvrirent en Macédoine.

Après trente ans, la littérature écrite turque en Macédoine a vu sa renaissance.<sup>36</sup> Une pleïade d'écrivains turcs du sol macédonien s'est mis au travail intensif de rattraper le temps perdu. Il suffit de rappeler quelques noms seulement: Enver Tuzcu, Necati Zekeriya, Şükrü Ramo, Nusret Dişo Ülkü, İlhami Emin, et tant d'autres tous aussi pleins de mérites, suivis par une génération des plus jeunes poètes et écrivains de prose qui tout

<sup>36</sup> Il convient de noter pourtant qu'il y avait quelques exemples où même la littérature écrite turque en Macédoine n'a cessé de continuer, voir l'écrivain *Huseyin Suleyman* de Kumanova (1901-1963), auteur du drame *Aliş* etc.

en acceptant les thèmes contemporains n'oublie point les motifs qui s'inspirent du foyer natal, des maisons à tchardağ, de la famille, etc.

La renaissance si rapide est due à plusieurs facteurs, dont *quatre* sont déterminants:

1) malgré la rupture avec la Turquie en 1913, au sein des familles turques en Macédoine, les parents lisaient aux enfants des ouvrages de la belle littérature ottomane,

2) le folklore s'est renforcé d'avantage,

3) un nombre des jeunes turcs faisaient des études en langue serbe et,

4) Après la Deuxième guerre mondiale (1944) une fois les écoles turques réouvertes en Macédoine, la population a rattrapé le temps perdu, en outre, grâce aux relations culturelles intensives avec la Turquie où allait et venait, va et vient un nombre très important des touristes des deux côtes, ce qui représente en réalité des visites réciproques de membres de familles séparées.

#### 7. CONCLUSION

Bien que les Bulgares, les Grecs et les Serbes entre les deux guerres mondiales (1914-1941) soient cruels, ils ne purent forcer toute la population turque et albanaise à se réfugier en Turquie, ni les Macédoniens d'origine slave à s'assimiler. Tous les trois groupes ethniques (Macédoniens, Turcs et Albanais de la Macédoine) formaient *une population d'agriculteurs, d'artisans et d'ouvriers* qui devint pauvre et exploitée; elle n'avait pas les moyens ni la volonté d'abandonner le pays natal ni ses ethnies mais elle sacrifia tout pour le défendre et l'édifier!

Grâce à leur patience et ténacité, les Turcs et les Macédoniens ont su sauvegarder leur identité et attendre la fin de la Deuxième guerre mondiale (1944) qui a prouvé enfin que *les peuples sont indestructibles et on ne possède l'espace vital, la terre, que si on la cultive!*

Un article de Miroljub Zarić édité dans *LES NOUVELLES YUGOSLAVES*, No. 4-5, 1984.

La nationalité turque en RSFY enregistre cette année quarante ans de vie libre et de développement au sein de la communauté yougoslave de peuples et de nationalités égaux en droits. C'est une période dans laquelle cette nationalité a réalisé un développement extrêmement dynamique, on pourrait dire qu'elle a rattrapé à "pas de sept lieues" des siècles de retard.

A la fin de 1944, alors que duraient encore sur le champ de bataille yougoslave les combats contre l'ennemi en Macédoine (qui fut libérée déjà à la fin de novembre de cette année) des écoles en turc furent ouvertes, parallèlement avec des écoles en langue macédonienne. La première école primaire en langue turque, "Tefeyyüz" (Progrès) fut ouverte à Skopje, capitale de la Macédoine, le 26 décembre 1944. Ensuite le furent l'une après l'autre des écoles ou classes primaires, dépendant du nombre des élèves, dans encore plusieurs localités de la Macédoine — Tetovo, Gostivar, Struga, Ohrid, Radovis et d'autres où vivent encore des représentants de cette nationalité.

Il y a aujourd'hui en Yougoslavie environ 130.000 membres de la nationalité turque dont la majorité (environ 90.000) en RS de Macédoine et en Province du Kosovo.

L'enseignement non seulement primaire mais aussi secondaire est dispensé dans la RSFY aux élèves de nationalité turque également dans leur langue maternelle. Au plan du lycée et des écoles professionnelles à Skopje, Tetovo, Gostivar, fonctionnent des classes où l'enseignement est donné en turc. A l'Académie de Pédagogie de Skopje se forment les cadres supérieurs pour l'enseignement en langue turque et l'Université "Kiril i Metodij" de Skopje ainsi que l'Université de Priština (Kosovo) ont une chaire de langue et de littérature turques.

"Bref — dit Ilhami Emin, un des poètes turcs les plus affirmés en Yougoslavie, adjoint au président du Comité républicain de la RS de Macédoine pour la culture, les représentants de la nationalité turque sont élevés et éduqués dans leur langue maternelle depuis le jardin d'enfants jusqu'à l'Université."

### *La presse et les programmes de TV*

A la fin de décembre 1944 a paru à Skopje le premier journal en langue turque "Birlik" (Unité), qui paraît aujourd'hui tous les deux jours, et plus tard a été formée la rédaction du programme en turc de Radio-Skopje. Le rédacteur responsable du journal "Birlik", Vefki Hasan, mentionne que dans le cadre de cette rédaction est aussi éditée la revue mensuelle "Sesler" (Echos) sur les problèmes sociaux, culturels et artistiques et deux revues pour enfants d'une très belle présentation, "Sevinç" (la Joie) et "Tomurcuk" (le Bourgeon) qui ont fait l'objet de beaucoup d'éloges de la part d'éditeurs de publications de ce genre en Turquie. L'activité éditoriale en langue turque se développe de plus en plus depuis une dizaine d'années en Macédoine et dans la Province autonome du Kosovo. L'année passée le "Birlik" a fait paraître une dizaine de volumes de poèmes et de prose, parmi lesquels les auteurs de certaines oeuvres sont de nationalité turque. A Priština (capitale de la PSA du Kosovo) paraissent en langue turque l'hebdomadaire "Tan" (l'Aurore), la revue littéraire "Çevren" (Horizons) ainsi qu'un journal pour enfants "Kuş" (l'Oiseau).

Skopje a célébré solennellement ces derniers jours le quinzième anniversaire du programme de la Télévision Skopje en langue turque. Le rédacteur de ce programme, Alaetin Tahir, a fait remarquer que c'était en même temps le premier programme de TV en langue turque émis régulièrement. En effet, comme il l'a précisé la télévision en Turquie en était encore à cette époque dans sa phase expérimentale.

"Dans le domaine de développement culturel, souligne İlhami Emin qui est entré dans l'Encyclopédie en Turquie comme créateur remarquable en turc, il convient de souligner particulièrement le niveau élevé de la nationalité turque, qui constitue incontestablement aujourd'hui une part précieuse du trésor de la poésie yougoslave. Parmi les plus connus des poètes de cette nationalité citons Şükrü Ramo, Necati Zekeriya, Nusret Dişo Ulkü, Hasan Mercan, Suat Engülü et Avni Engülü.

### *Le seul théâtre en langue turque ailleurs qu'en Turquie*

Un degré élevé artistique et une affirmation complète ont été atteints par le groupe du drame turc du Théâtre des nationalités de Skopje, Il est le premier théâtre professionnel et jusqu'à tout récemment le seul en langue turque ailleurs qu'en Turquie. Les artistes dramatiques qui se sont particulièrement affirmés sont Lutvi Seifullah, qui a joué jusqu'à présent

des rôles principaux et importants dans une dizaine de films de la cinématographie turque, puis Cemal Maksut, Bedija Begovska et d'autres. Le jeune acteur de théâtre et de cinéma Firdaus Nebi qui est le premier appartenant à la nationalité turque à avoir terminé l'Académie de l'art dramatique a atteint aujourd'hui la plénitude de son expression théâtrale.

Dans une dizaine de sociétés culturo-artistiques, des représentants de la nationalité turque cultivent et affirment le riche folklore. Les plus connues de ces sociétés sont "Yeni Yol" (la nouvelle voie) de Skopje. "Yeni Hayat" (la vie nouvelle) de Tetovo et "Doğru Yol" (le droit chemin) de Prizren.

Une place extrêmement importante revient aussi au rôle des traducteurs littéraires, aux travailleurs culturels et aux artistes de nationalité turque en Yougoslavie dans le domaine commun de meilleure connaissance et de compréhension des peuples de Yougoslavie et de Turquie. Ils sont le pont le plus direct pour le rapprochement et la pénétration des valeurs culturelles de ces deux pays amis des Balkans. Grâce avant tout au travail assidu de traduction de Necati Zekeriya, éminent écrivain de nationalité turque (qui célèbre ces jours-ci 35 ans d'activité féconde) la Turquie est le pays où, depuis la Deuxième guerre mondiale, a été traduit, vraisemblablement, le plus grand nombre d'oeuvres d'écrivains yougoslaves. Rien que le roman bien connu "Il est un pont sur la Drina" du Prix Nobel Ivo Andrić, a eu jusqu'à présent dix-sept éditions en Turquie. Divers panoramas des littératures nationales yougoslaves et d'auteurs individuels sont aussi très souvent présentés en Turquie. Le plus récent, le numéro d'avril de la revue "Yarın" (Demain) d'Ankara, par exemple, publie en première page un choix de poèmes de Kočo Racin, fondateur de la poésie macédonienne contemporaine, accompagné d'une brève notice bio-bibliographique de cet écrivain éminent.

"Je crois qu'à l'avenir la nationalité turque jouera un rôle encore plus important entre sa patrie, la Yougoslavie, et la Turquie, le pays auquel cette nationalité doit sa langue et son patrimoine culturel", a dit le poète Ilhami Emin et il a ajouté que la vie de la nationalité turque en Yougoslavie a été bien formulée par le poète turc bien connu Fazıl Hüsni Dağlarca en disant que "les Turcs en Yougoslavie sont les Turcs les plus heureux hors de la Turquie." Au fond, conclut Ilhami Emin, la question des nationalités en RSFY a été réglée correctement par une politique d'entière égalité de droits des peuples et des nationalités yougoslaves.







1 — La carte géographique de la République socialiste de Macédoine.